



# Le Courrier

TRÉSORS  
IGNORÉS  
DE L'ART  
MONDIAL



JANVIER  
1957

(10<sup>e</sup> année)

France : 100 frs.

Belgique : 20 frs.

Suisse : 1,75 fr.



**ANGES DU JUGEMENT DERNIER.**

Détail d'une peinture murale de l'école romane espagnole exécutée vers l'an 1200 dans le chœur de l'église St Paul de Casserres (nord-est de l'Espagne). Son auteur est connu sous le nom de Maître de Lluçá, dont le style a inspiré de nombreux peintres de la région. Cette oeuvre se trouve au Musée archéologique de Solsona. (Album Unesco « Espagne »)

JANVIER 1957

10<sup>e</sup> ANNÉE

SOMMAIRE

PAGES

- 3 EDITORIAL
- 4 MASACCIO, CE GÉNIE  
...qui passa comme un météore, par Gabrielle Cabrini
- 11 LA LUMIÈRE IRRÉELLE DE FLORENCE  
...baigne les œuvres de Masaccio, peintre florentin
- 13 L'ART DU CHEMIN DES PÈLERINS  
...réhabilitation de « l'âge des ténèbres »
- 23 SUPPLÉMENT SPÉCIAL EN COULEURS :  
Arts anciens de l'Italie, de l'Iran et de l'Espagne
- 31 SPLENDEUR D'ISPAHAN  
...« cette ville est la moitié du monde »
- 36 LES TRÉSORS DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE  
...de Téhéran, révélés au grand public
- 43 PERSÉPOLIS, 22 SIÈCLES D'OUBLI  
...l'antique capitale de Darius émerge des sables
- 46 LE MAGICIEN DE MILAN  
...Amilcare Pizzi, maître-imprimeur de l'art
- 49 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT  
...en toute franchise
- 50 LATITUDES ET LONGITUDES  
...Nouvelles de l'Unesco et d'ailleurs

*Les pages en couleurs du présent numéro ont été imprimées par Amilcare Pizzi, Milan, avec la collaboration de la New York Graphic Society.*



Mensuel publié par  
 L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :  
 Unesco, 19, avenue Kléber, Paris-16<sup>e</sup>, France

Directeur-Rédacteur en Chef :  
 Sandy Koffler

Secrétaires de rédaction :  
 Edition française : Alexandre Leventis  
 Edition anglaise : Ronald Fenton  
 Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade

Maquettiste :  
 Robert Jacquemin

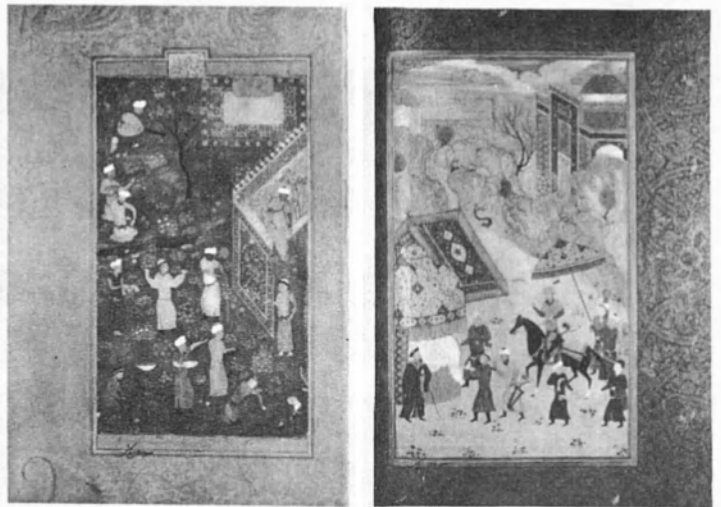
Chargé de la diffusion :  
 Jean Groffier

MC 56 I 108 F

**NOS COUVERTURES**

La plus fameuse peut-être de toutes les miniatures persanes est reproduite en couleurs sur notre couverture. Elle représente le jardin d'un sultan ami des arts et illustre une des pages de l'incomparable manuscrit *Murakka Gulshan* (Album du Jardin Fleuri), chef-d'œuvre de calligraphie et de peinture exécuté au XVII<sup>e</sup> siècle sur l'ordre de l'empereur Djahangir. La couverture de dos du présent numéro reproduit une miniature du même manuscrit; elle représente un prince à cheval devant un somptueux pavillon. L'Album du Jardin Fleuri se trouve à la Bibliothèque Impériale d'Iran, à Téhéran (Palais du Gulistan.)

Sauf mention contraire les clichés en couleurs publiés dans ce numéro sont tirés des albums de l'Unesco. Comme les autres documents tirés de ces albums, ils sont copyright.



QUELQUE part en Turquie — peut-être dans la fabuleuse « mosquée verte » de Bursa, ancienne capitale de l'Empire Ottoman, au sud d'Istanbul, ou encore dans les ruines hittites de l'Anatolie centrale — une expédition de trois hommes est engagée dans une course au trésor qui l'a déjà menée, au cours des trois dernières années, dans quatre continents et lui a fait parcourir quelque 150 000 km. Ces trois hommes sont Peter Bellew, expert artistique de l'Unesco, Anton Schutz, directeur de la New York Graphic Society, et Mario Dolfi, photographe spécialiste de la couleur, délégué par l'imprimerie Amilcare Pizzi de Milan. Leur mission consiste à étudier et à photographier des trésors d'art nationaux peu connus ou inaccessibles, en vue de la préparation des albums de la Collection Unesco de l'Art Mondial.

Dans le passé, un grand nombre d'œuvres d'art extraordinaires ont été reproduites et publiées dans des albums. De superbes reproductions en couleurs des plus grands chefs-d'œuvre continuent à sortir des presses des meilleurs éditeurs d'art mondiaux. Cependant, des lacunes évidentes existent dans ce domaine. Si l'Unesco a lancé sa Collection d'Art Mondial, c'est que les chefs-d'œuvre les mieux connus et les plus accessibles sont ceux que les maisons d'édition reproduisent le plus fréquemment. Il est plus facile et moins onéreux de photographier les œuvres du Louvre, du Prado ou du Vatican que de courir le monde à la recherche de trésors ensevelis dans les tombes, les grottes ou sous les sables du désert. Les ressources techniques et financières nécessaires sont, dans ce dernier cas, à la mesure de quelques rares maisons d'édition seulement; ou alors le prix de ces ouvrages est hors de portée des acheteurs moyens.

En temps qu'organisation internationale, et avec l'aide de ses Etats membres, l'Unesco a pu mobiliser les ressources nécessaires à cette tâche difficile. Le plan de chaque expédition est soigneusement mis sur pied avec la collaboration des personnalités officielles et des autorités nationales qui se joignent sur le terrain, à l'équipe des trois hommes de l'Unesco.

Bien que transportant 150 kg d'équipement, cette équipe a dû, pour accomplir son travail, utiliser des échelles de corde pour atteindre des grottes taillées dans une falaise, elle a dû escalader des rocs abrupts dans les montagnes de Ceylan, ramper dans les tombes égyptiennes et conduire un attelage de bœufs sur les pentes raides des collines de l'ancienne Serbie, en Yougoslavie.

Sept volumes de la Collection Unesco ont déjà été publiés. Ils traitent des peintures murales découvertes dans les églises « Stave » de Norvège (il ne subsiste que vingt-cinq de ces églises), des fresques peintes dans les grottes d'Ajanta, en Inde, des siècles avant l'ère chrétienne, par des moines bouddhistes; des fresques médiévales récemment découvertes sous plusieurs couches de plâtre dans les monastères yougoslaves; des peintures, des tombeaux et des temples égyptiens; et des peintures sur écorce de bois, exécutées par des aborigènes d'Australie (1).

Le présent numéro est consacré aux derniers albums de l'Unesco: Iran, Espagne et Masaccio (celui-ci est hors série et ne fait pas partie de la Collection Unesco). Les volumes actuellement en préparation traiteront des Icoïnes de Russie, de l'art bouddhiste japonais, de l'art musulman turc, des plus anciennes peintures murales bouddhistes de Ceylan. L'équipe des trois experts de l'Unesco se prépare à visiter le Mexique, le Pérou, la Birmanie et la Grèce pour rassembler des éléments en vue de la publication d'autres albums.

(1) Voir le « Courrier de l'Unesco », n° 11, 1954.

# MASACCIO

ce génie qui passa comme un météore



par  
**Gabrielle  
Cabrini**

L'essentiel de l'œuvre de Masaccio, peintre florentin du début du XV<sup>e</sup> siècle, est représenté par les fresques de la Chapelle Brancacci, dans l'Eglise Santa Maria del Carmine, à Florence. Le génie de Masaccio fut si éclatant que, pendant près d'un siècle, Botticelli, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël et d'autres géants de la Renaissance allèrent contempler et copier les fresques du maître pour en tirer un enseignement. La chapelle avait été décorée à partir de 1423, à la demande du grand mécène florentin Felice di Piuvichese Brancacci.

**L**e peintre florentin Masaccio, « ce génie qui passa comme un météore », est considéré comme un des grands précurseurs de la peinture moderne. Les fresques, qui constituent l'essentiel de son œuvre, ne couvrent pas un grand espace : la moitié de la paroi de gauche d'une chapelle dans une église de Florence et la place laissée libre dans la paroi du fond, à gauche et à droite d'une grande fenêtre dans la même chapelle. Elles furent composées en peu de temps puisque, commencées en 1426 environ, elles étaient achevées en 1428. Peu d'espace, peu de temps. Masaccio semble être né sous le signe de la brièveté. Car peu d'années aussi suffirent à fermer le cycle de son passage dans l'histoire des arts : dans sa vingt-septième année, sa vie et l'élan fulgurant de ses chefs-d'œuvre furent arrêtés en même temps par une mort si soudaine que beaucoup de ses compatriotes parlèrent alors d'un empoisonnement criminel.

Et pourtant, ce jeune homme, passé si rapidement dans la vie, y porta une telle soif dans la recherche, un désir si ardent de faire mieux et plus que les autres, qu'après sa mort, et après plus d'un siècle écoulé, les peintres les plus célèbres passaient des heures à étudier son œuvre, à apprendre sa composition, sa couleur, et surtout, ce qui avait été l'objet de sa préoccupation constante : la façon de peindre des corps qui se détachent du fond, des corps

qui vivent et selon le mot d'un peintre qui vivait bien après lui et qui cherchait comme tant d'autres dans son œuvre une formule de création artistique nouvelle : « des corps nus qui tremblent ».

Qui était Masaccio ? Fils d'un notaire, il était né le 21 décembre 1401, à Castel San Giovanni, près de la ville de Florence, qui connaissait alors une extraordinaire floraison dans le domaine de l'urbanisme et des arts. Des voyageurs italiens ou étrangers, passant dans la patrie de Dante, la décrivent tous à leurs gouvernements ou à leurs familles comme un énorme chantier. On construit, on démolit, on construit de nouveau. Seule continuité dans une vie politique coupée sans cesse par les changements des partis au pouvoir et par leurs féroces vengeances : un amour passionné des arts.

Il fut si grand, cet amour, que, au xvii<sup>e</sup> siècle, alors que déjà s'amorçait la décadence, avec la fin de la liberté, Giorgio Vasari, l'extraordinaire auteur d'une célèbre *Vies des plus grands peintres sculpteurs et architectes*, au lieu de se forger des ancêtres militaires ou nobles, comme il l'eût fait dans d'autres pays, se créa de toutes pièces un grand-père qui aurait été, à Arezzo, un grand artiste, simplement afin d'être considéré et révééré par les Florentins, tellement l'ambition était chez eux étroite-

Suite  
page 6



**DEUX CARMES**, détail de la fresque qui représente « Saint Pierre ressuscitant le fils de Théophile, préfet d'Antioche » et « Saint Pierre en chaire vénéré par les fidèles ». Cette fresque fut laissée inachevée par Masaccio en 1428 et terminée plus d'un demi-siècle plus tard par Filippino Lippi. (Ce document, ainsi que ceux illustrant les pages 6 à 10, est tiré de l'album Unesco « Masaccio, Les Fresques de Florence »)

ment liée à la gloire artistique. Et combien elle fut généreuse envers Florence, cette gloire !... Pendant des siècles, de la pépinière de ses ateliers, de ses chantiers, la Toscane peupla le monde artistique. Mais en même temps que l'on créait, on était vite déçu par les chefs-d'œuvre, on soupçonnait qu'il y avait eu autre chose que l'art dit médiéval, triomphant jusqu'alors, et surtout qu'il pouvait y avoir encore autre chose.

C'est au moment de la crise que Masaccio grandit. On nous raconte qu'enfant, dans son bourg natal, mécontent de ce qui l'entourait, il dessinait partout et était aussi mécontent de lui-même que des autres. Toujours dominé, comme tous les artistes de son temps, par la grande figure de Giotto, né presque un siècle et demi plus tôt, il sentait qu'on pouvait, qu'on devait aller plus loin que lui. Le jeune Tommaso était si occupé, si envoûté par son problème artistique que, dans un temps et dans un pays où avait cours une élégance raffinée, il ne savait jamais comment il était habillé. Il oubliait tout, nous dit Giorgio Vasari, sauf de dessiner et de broyer des couleurs qui ne le satisfaisaient jamais. Sa négligence, son insouciance envers ce qui n'était pas l'art étaient si grandes — jusqu'à la fin de sa vie il prêta son argent à ses amis et ne se rappelait ensuite jamais à qui il l'avait prêté, et n'essayait de s'en souvenir que quand lui-même se trouvait sans un sou —, que son nom de « Tommaso » se changea vite en Masaccio (abréviation de Tommasaccio), diminutif plutôt péjoratif qu'on donne souvent aux enfants et adolescents négligés, brouillons et un peu mauvais sujets.

Inattentif à ce qui l'entourait, Masaccio ne perdait pas de vue l'horizon de la campagne toscane, les villages qui s'estompaient dans sa luminosité, et il s'efforçait toujours de rendre cet éloignement, que personne encore n'avait su rendre avant lui. Mais vraiment, Masaccio, dans sa courte vie, eut une chance exceptionnelle : il connut, et quoique bien plus jeune qu'eux il eut l'honneur d'être l'ami intime de deux hommes qui valurent le plus de gloire à sa patrie : Brunelleschi, l'architecte de génie qui rêvait de donner l'impression de l'infini à l'intérieur d'une construction de proportions modestes comme sa chapelle des Pazzi qui n'a pas une ligne à angle droit ; Donatello, le sculpteur, qui rêvait de donner à ceux qui regardaient ses statues la crainte de les voir sortir de leurs niches et s'avancer vers eux.

Pourquoi ce problème de la perspective résolu par eux pour l'architecture et la sculpture, ne le résoudre-t-il pas pour la peinture ? Pourquoi ne ferait-il pas éclater le cadre plat des surfaces peintes en leur donnant l'illusion du relief ? Et c'est la brusque éclosion du chef-d'œuvre. Après plusieurs œuvres qui sont une forme de sa recherche, Masaccio sait enfin qu'il tient la solution du problème, qu'il va pouvoir donner de la profondeur, la profondeur de la nature à un simple mur.

L'occasion — Florence était une mine inépuisable d'occasions —, lui en est offerte, comme il était normal dans cette capitale du commerce, par un commerçant enrichi que sa ville avait même chargé de mission auprès du sultan du Caire : le Florentin Brancacci qui, désirant lui aussi laisser un nom à l'histoire, avait choisi le moyen idéal alors, celui des arts. Ayant décidé de faire don à sa ville d'une œuvre d'art, il chargea Masolino, maître alors célèbre, de peindre à fresque une chapelle de l'église du Carmel. Masolino entreprit l'œuvre, une œuvre pleine de

charme, dans le style florentin le plus classique, mais l'abandonna.

C'est alors que Masaccio prit la suite. Enfin l'enseignement, ses conversations avec l'architecte et le sculpteur de génie donnent leurs fruits : Masaccio peint des êtres vivants. Adam et Eve chassés du Paradis terrestre ont un visage ravagé et refusent de regarder devant eux la vie qui désormais les attend et qui leur fait horreur : ils sont vraiment des « corps qui tremblent ». Les scènes racontées par l'Évangile ou par les Actes des Apôtres, ces premiers récits de la vie du Christ et de ses disciples, que Masaccio transcrit avec son pinceau, sont des scènes de vie vraie et non plus des conventions. Alliant au génie dramatique de Giotto le sens du réel, Masaccio nous montre des hommes appartenant vraiment à la classe sociale à laquelle ils appartenaient, faits pour le rôle qu'ils doivent jouer.

L'apôtre Pierre est un pêcheur au visage cuit par le soleil, aux épaules carrées, qui sait tirer les filets et pousser à l'eau sa barque. Les mendiants et les malades sont de pauvres spécimens d'humanité, humiliés et craintifs ; le Christ n'est pas un Dieu triomphant : il a la dignité et la tristesse de qui sera trahi et ne peut l'oublier. Autour d'eux, derrière eux, dans ce clair-obscur qui devait faire l'admiration des générations à venir, les arbres, les maisons s'éloignent, se perdent, tel l'extraordinaire château noyé de brume qui pourrait avoir été peint par un impressionniste.

La parenthèse se referme : Masaccio meurt, laissant l'œuvre inachevée, mais Brancacci peut, lui aussi, mourir et mourir tranquille : son nom passera à l'histoire. En apprenant la fin du jeune artiste, Brunelleschi, âgé de plus de cinquante ans, reste hébété et inconsolable, Donatello le pleure. Et cet « art moderne » qu'ils avaient tous trois si bien incarné n'avancera plus pendant près d'un siècle, d'un pas égal pour les trois formes de l'expression artistique : la peinture fait un bond en arrière, elle revient à l'ornière d'où son inlassable curiosité l'avait

fait sortir. Mais le renom de Masaccio était si grand que tous les peintres, ceux qui devaient devenir les plus célèbres, quoique ne sachant pas, pendant plusieurs générations, continuer la route par lui à peine indiquée, venaient méditer devant son œuvre, essayant d'en déchiffrer le message. Et Michel-Ange, le « divin Michel-Ange » comme l'appelle Vasari, reconnut Masaccio comme son maître et jusqu'à la fin de sa vie, après la série de ses chefs-d'œuvre, lui faisait l'hommage de ce qu'il avait appris de lui.

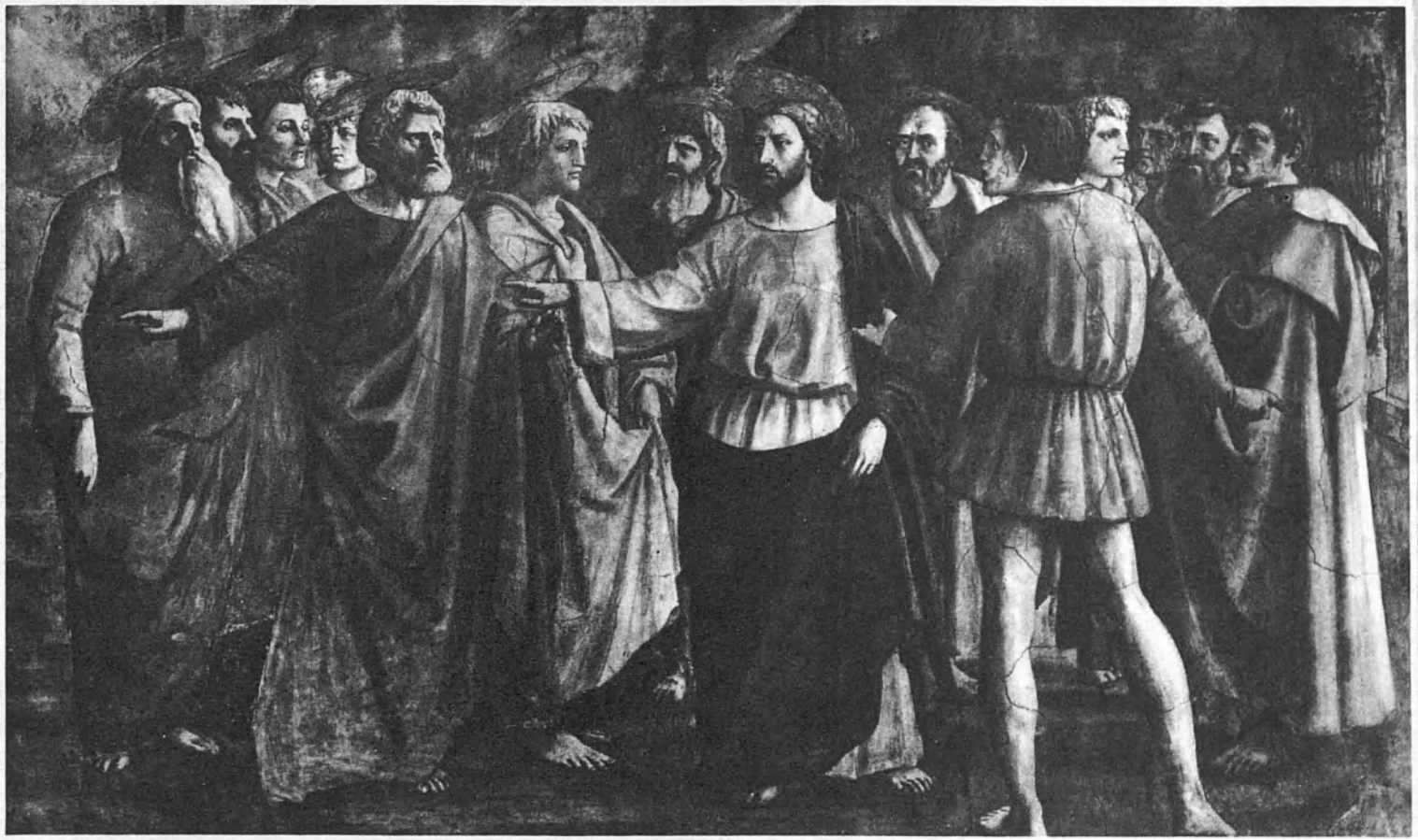


« PUR ET DÉPOUILLÉ D'ORNEMENT », a-t-on pu dire de l'art de Masaccio, jugement qu'illustre ce détail de la fresque « Saint Pierre distribuant les biens de la communauté ». (Voir aussi en page 29.)

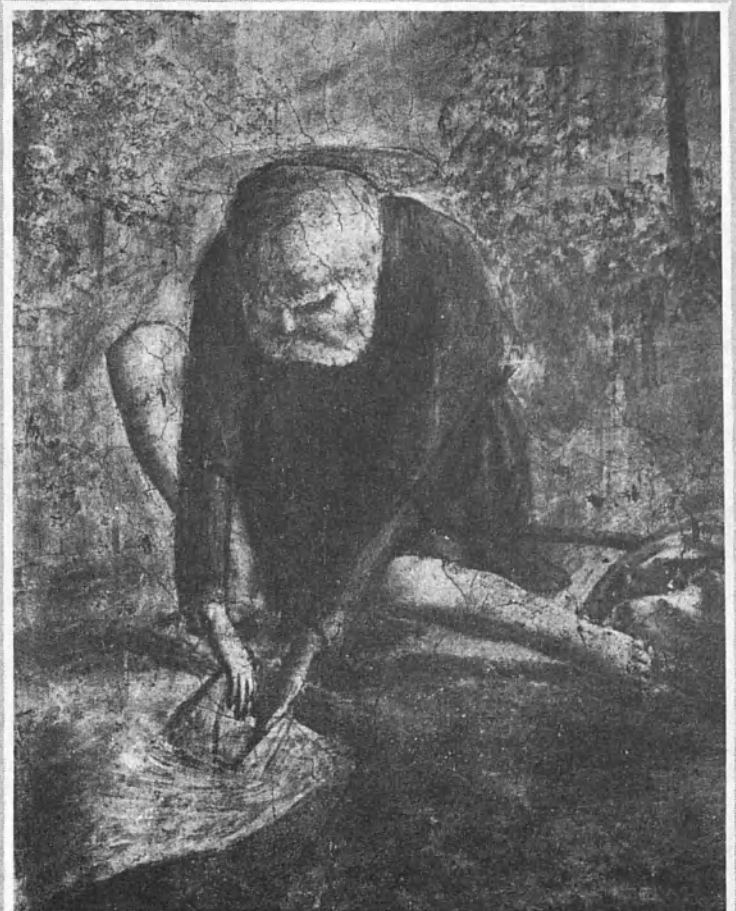
### L'AGE DES GÉANTS

De tous les « géants » de la pré-Renaissance et de la Renaissance italienne, Masaccio est mort le plus jeune (dans sa 27<sup>e</sup> année). Voici l'âge auquel sont arrivés d'autres artistes célèbres de l'époque :

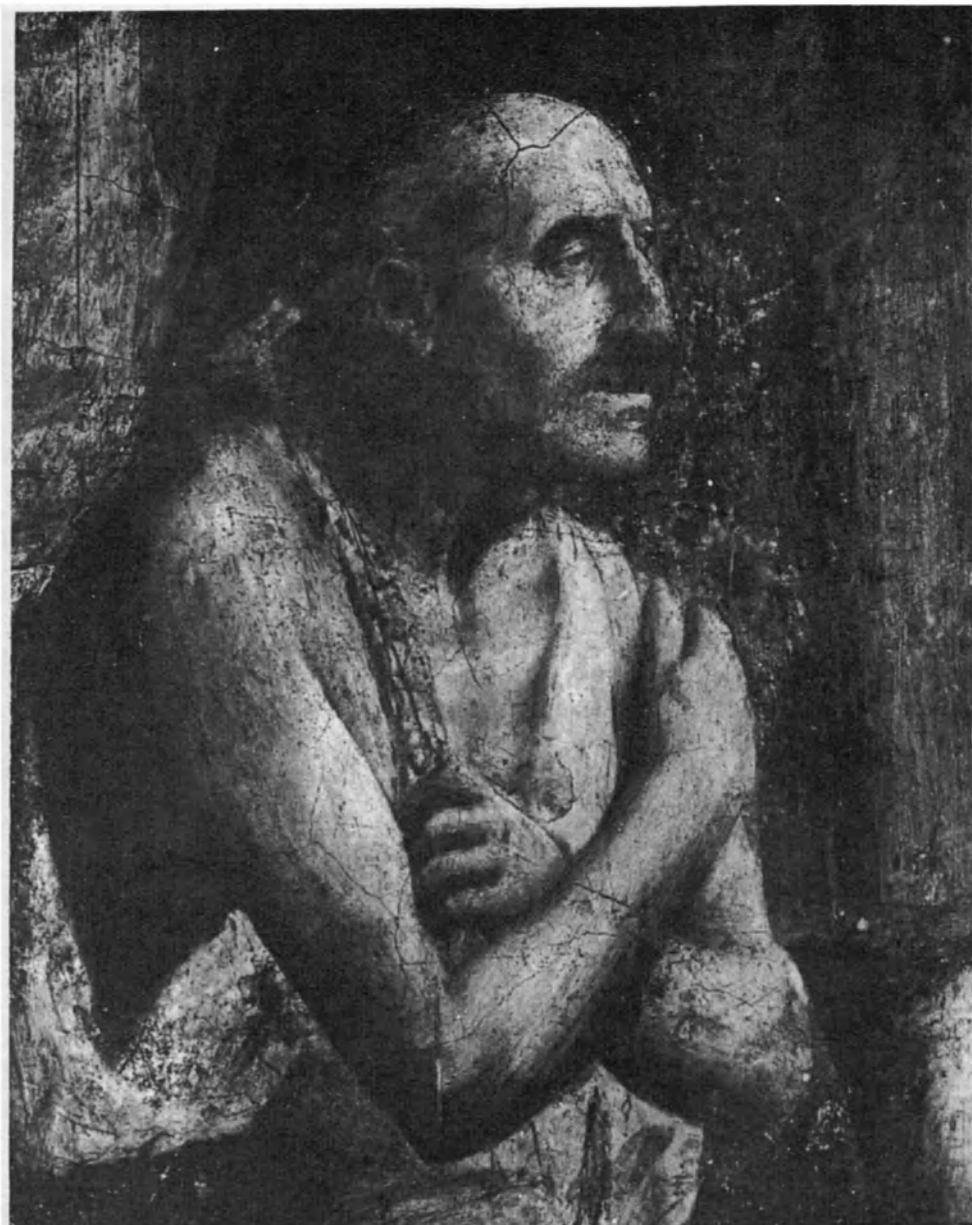
Caravage	37	Léonard de Vinci	67
Raphaël	37	Fra Angelico	68
Corrège	40	Tintoret	76
Ghirlandajo	45	Donatello	80
Véronèse	60	Michel-Ange	89
Botticelli	66	Le Titien	99



**LE SOMMET DE L'ART** de Masaccio est atteint avec « Le Tribut » (dont voici, en haut, le groupe central) remarquable par l'équilibre qui préside à la disposition des apôtres autour du Christ, ces farouches apôtres qui, selon Dante, sentent encore « la montagne et le roc ». Le tribut est celui exigé pour entrer dans la ville de Capharnaüm — épisode de l'Evangile. Saint Pierre apparaît trois fois dans cette fresque : (1) à main droite du Christ — voir groupe central ; (2) ci-dessous, à droite, Pierre a pêché un poisson dans les eaux du lac de Génésareth ; à l'intérieur, il trouve deux drachmes qui lui permettront de payer le tribut ; (3) ci-dessous, à gauche, il verse le tribut à un personnage « d'une grossièreté obtuse » que Masaccio a sans doute voulu opposer à la noble et idéale figure de Jésus (un autre détail de cette fresque est publié en page 28).



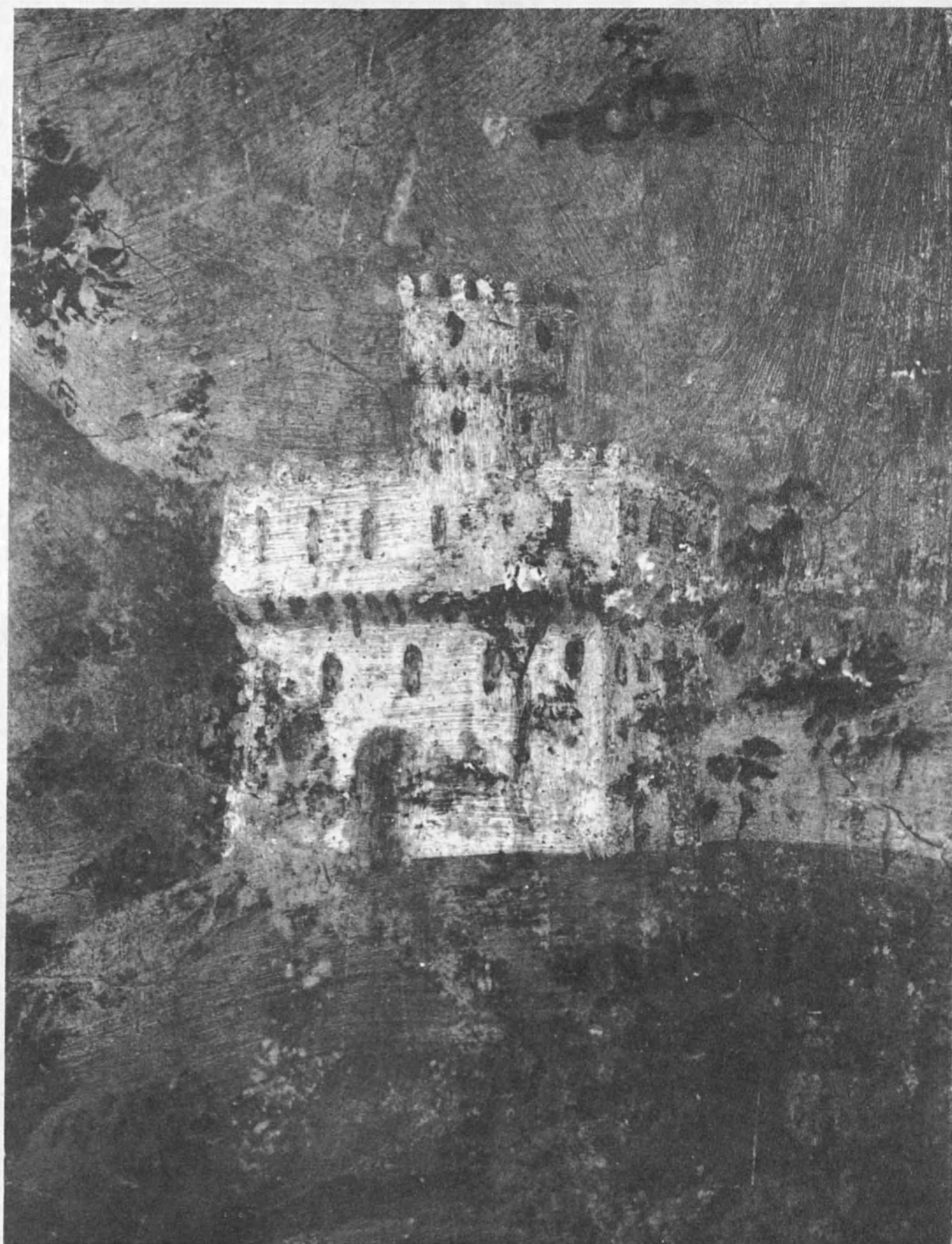
**S T. P I E R R E  
G U É R I S S A N T  
L E S M A L A D E S  
P A R S O N O M B R E**



**DANS UN FAUBOURG DE FLORENCE**, avec ses édifices en encorbellement si caractéristiques de la vallée de l'Arno, Masaccio a placé les personnages de sa fresque « Saint Pierre guérissant les malades par son ombre » (à gauche). Le contraste est marqué entre l'Apôtre, qui s'avance d'un pas léger accompagné de Jean, et les autres personnages, dont chacun exprime par son attitude un sentiment différent. Ci-dessus et à droite deux détails de cette fresque : « un infirme » et « deux fidèles ».







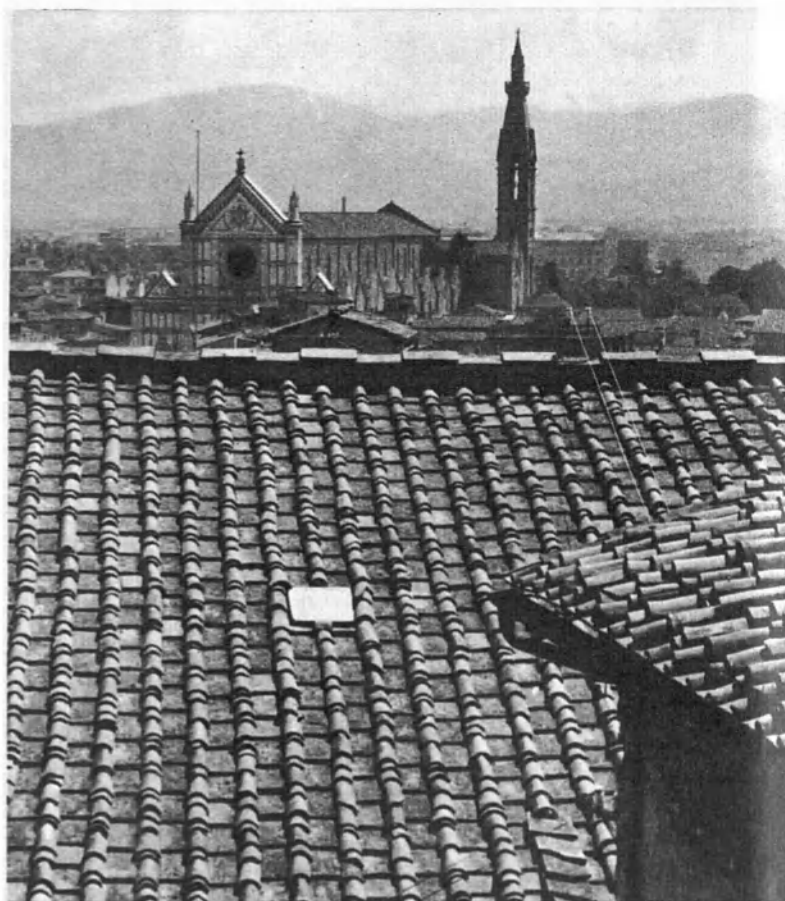
**LE CHATEAU DES BROUILLARDS**, détail de la fresque de Masaccio « St. Pierre distribuant les biens de la communauté » (voir aussi page 29) pourrait fort bien être attribué à un impressionniste. Sous le pinceau de Masaccio, la lumière et l'ombre, les arbres et les maisons s'estompent et s'évanouissent dans le lointain. Dans ses fresques, Masaccio s'est souvent inspiré de l'atmosphère de Florence, de sa luminosité irréaliste, du spectacle de ses rues, de ses monuments, de ses palais. Il a subi l'influence du Ponte Vecchio (Pont-Vieux, à droite), reconstruit en 1345 et bordé de curieuses boutiques d'orfèvres, avec arrière-boutiques soutenues par des consoles.

Photo Copyright Almasy





**ANTICHAMBRE DE L'ART.** Des deux côtés du portique s'étend le Palais des Offices de Florence (XVI<sup>e</sup> siècle) qui renferme notamment la Galerie des Offices, la plus importante collection de peintures qui soit en Italie et une des plus riches au monde, dont l'origine remonte à la première dynastie des Médicis. Le bâtiment que l'on voit à l'arrière-plan de la photo (surmonté d'une tour) est le célèbre Palazzo Vecchio (Palais-Vieux) qui date du XIV<sup>e</sup> siècle.



**SANTA CROCE** (Eglise Ste-Croix), qui se détache ici sur le fond des hauteurs de la Toscane, est considérée comme l'une des plus belles et des plus vastes églises franciscaines. Commencé en 1294, l'édifice a été terminé en 1442, à l'exception de la façade qui est du siècle dernier. On y trouve notamment des fresques de Giotto et de ses successeurs, qui furent découvertes sous le badigeon.



Photos Copyright Almasy

« **PORTE DU PARADIS** », tel est le nom donné par Michel-Ange à cette merveille de bronze, due à Lorenzo Ghiberti qui y travailla pendant vingt-sept ans (1425-52). Cette porte (scènes bibliques) fait partie du Baptistère ou San Giovanni Battista déjà vanté par Dante qui l'appelle « mio bel San Giovanni ».

# FLORENCE

## “ la ville des fleurs ”

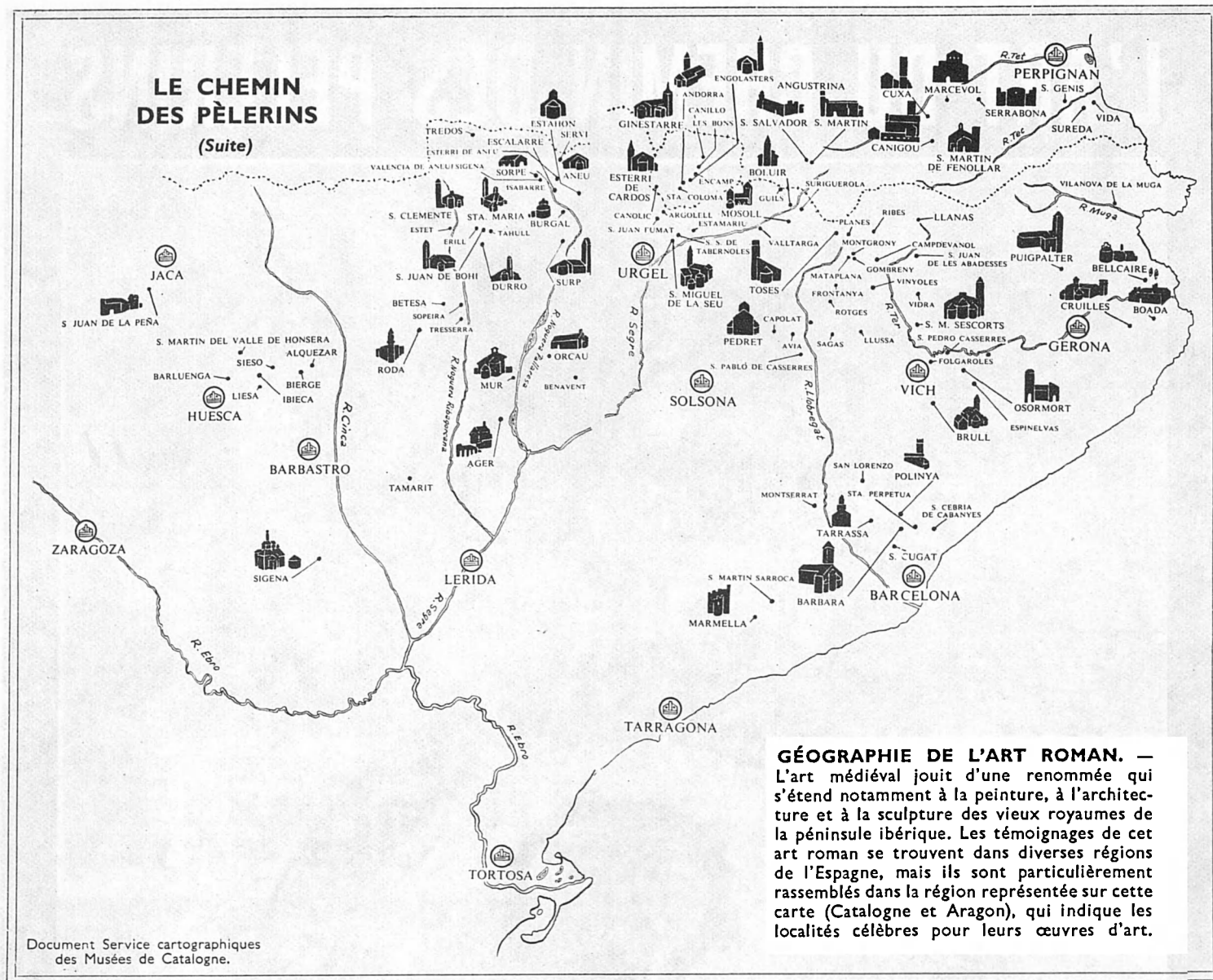
ON l'appelle Florence, mais aussi la Belle. Son nom, en italien Firenze, autrefois Fiorenza, vient du latin Florentia qui veut dire « ville des fleurs ». L'art et la pensée y ont fleuri d'une façon prodigieuse, notamment aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. C'est à Florence que Dante écrivit ses poèmes, Pétrarque ses sonnets, Machiavel ses ouvrages politiques. A l'époque de la Renaissance, qui correspond à son apogée, ses artistes visent à l'universalité ; on rencontre alors souvent des architectes qui sont sculpteurs, des sculpteurs et des orfèvres qui sont peintres. A Florence, Michel-Ange a donné le meilleur de lui-même dans ses sculptures et ses peintures, Léonard de Vinci a appris à travailler, comme Raphaël et Donatello. Dignes successeurs de Giotto, qui avait fait de Florence la première ville de l'Italie pour la peinture au XIV<sup>e</sup> siècle, furent Paolo Uccelli, Masaccio et toute une légion d'artistes qui sont au faite de l'histoire de l'art. Les palais de Florence, ses églises, ses musées sont d'une telle richesse que nulle part on ne voit réunie sur un espace aussi limité une telle quantité de chefs-d'œuvre.

# L'ART DU CHEMIN DES PÈLERINS



Les peintures en noir et rouge sur fond blanc représentant des personnages, des animaux ainsi que des motifs géométriques ou floraux, découverts dans l'église de Pedret, au nord de Barcelone, constituent des exemples d'un art vieux de dix siècles qui annonçait déjà l'art roman. Ce fragment, dû à un précurseur inconnu, est conservé au Musée de Solsona. Sa simplicité, sa fraîcheur, sont remarquables. On a découvert en Espagne d'autres œuvres de ce genre, d'un caractère très fruste : elles semblent également dues à des artistes du cru qui, malgré leurs moyens restreints, ont obtenu parfois des résultats très personnels. (Album Unesco " Espagne ", peintures romanes).





**L**A grande peur de l'An Mil, qui s'était traduite par l'attente de la fin du monde, ne disparut pas complètement au XI<sup>e</sup> siècle. Bien au contraire, une vague de mysticisme balaya l'Occident. Les fidèles de l'Europe, touchés par une recrudescence de la foi chrétienne, se pressèrent en foule sur les chemins d'Espagne vers le tombeau de l'apôtre saint Jacques, à Compostelle.

Ce fut une véritable « invasion de moines, de pèlerins, de soldats et de marchands ». Parmi les premiers se trouvaient les architectes qui bâtirent la première église romane d'Espagne, celle de Saint-Pierre, à Besalu (province de Gérone), en 1003. Quelques années plus tard surgissait des chantiers la cathédrale de Compostelle : « En 1140 — écrit l'historien espagnol Eduardo Ortega y Gasset — le magnifique archevêque Diega Hermiras et ses cardinaux, revêtus de pourpre, y recevaient les pèlerins en grande pompe. »

Depuis bien longtemps déjà circulait en Espagne une légende qui devait bientôt gagner toute la chrétienté : l'apôtre Jacques Le Majeur (Santiago el Mayor), qui avait prêché l'Évangile dans la péninsule et dont la tombe avait été découverte dans un village — Compostelle — de l'extrémité nord-ouest de l'Espagne, sous le règne d'Alphonse II le Chaste, devint le paladin des chrétiens ; il apparaissait, disait-on, au milieu des armées chrétiennes, monté sur un cheval blanc pour combattre les Maures.

C'est au VIII<sup>e</sup> siècle que les Arabes, après une conquête éclair de l'Afrique du Nord, avaient débarqué au Djebel Tarik, que l'on appelle aujourd'hui le rocher de Gibraltar. En peu de temps ils s'étaient emparés de la péninsule ibérique, ne laissant aux chrétiens que le réduit montagneux des Asturies au nord. Ils avaient franchi les Pyrénées, remonté en direction de la Loire et s'étaient fait battre en 732, près de Poitiers, par Charles Martel.

Dès le début de la reconquête de la presqu'île ibérique, en-

treprise par Pélage, roi des Asturies, les chrétiens espagnols virent accourir à leur côté chevaliers et soldats français et bourguignons, que les champs de bataille hispaniques attiraient, comme Jérusalem attirait les Croisés.

La légende de Santiago, qui depuis lors est le patron de l'Espagne, transforma Compostelle en l'un des grands pèlerinages du monde médiéval ; pour voir le tombeau du saint et lui demander protection, des milliers de pèlerins venus de tous les pays d'Europe affluaient au sanctuaire, se guidant sur la voie lactée, qui fut appelée pour cela « le chemin de Santiago ». Auparavant, d'ailleurs, Compostelle (Campo de la Estrella, « endroit désigné par l'étoile »), s'appelait autrement.

De cette époque date la route terrestre de Santiago. On dit que tous les chemins mènent à Rome ; beaucoup, sinon tous, allaient à Santiago, car Compostelle était devenu une autre Rome. Par ces routes, qui traversaient la France (Paris et Vézelay étaient des étapes pour les pèlerins originaires des lointaines contrées du Nord) et qui entraient en Espagne par la Navarre, par les Pyrénées centrales et par la côte catalane, avec les pèlerins s'introduisaient des coutumes, des ex-voto, des manuscrits, etc. Pour loger les voyageurs on construisit des hôtelleries ; on édifia également des églises. Avec les pèlerins, dont le flot était grossi par la proximité de l'An Mil, un art nouveau allait traverser les Pyrénées.

Au X<sup>e</sup> siècle, en France, cet art nouveau était né de la fusion des styles romain, lombard et bourguignon, tant en architecture qu'en sculpture : c'était l'art que nous appelons aujourd'hui l'art roman. Le nouveau style eut un tel succès qu'il se répandit à travers toute l'Europe ; mais en Espagne, rencontrant la présence arabe et l'influence orientale, il prit un caractère très original. Des ateliers de sculpture et de peinture se créèrent, mais si l'on vit s'épanouir l'architecture et la sculpture romanes espagnoles en Castille, au Léon, en Navarre, dans les Asturies, en Galice et en Aragon, il y eut en Catalogne une véritable renaissance.

# RÉHABILITATION DE "L'ÂGE DES TÉNÈBRES"

sance de la peinture, qui fut l'origine d'œuvres extraordinaires.

Le nom des artistes qui ont créé ces chefs-d'œuvre, généralement des moines ou leurs artisans, reste dans la plupart des cas inconnu, c'est pourquoi l'on parle du Maître de Pedret, de celui de Soriguerola, d'Espinelves, de Bombreny, de Lluça, d'Avia, nom des localités, des églises où travaillaient ces hommes de grand talent.

Dans les œuvres de l'art roman espagnol on retrouve, plus ou moins accusées selon les artistes et les régions, les influences étrangères diverses qui cheminaient à l'époque, par diverses routes, dans la péninsule. Du Sud vers le Nord il y avait la route de Cordoue à Tolède et Léon qui fut la principale — mais non l'unique — voie d'expansion de la culture musulmane péninsulaire, dont le centre était Cordoue, jusqu'à la chute du Califat (début du XI<sup>e</sup> siècle). D'autre part, il y avait le chemin de Saint-Jacques, par lequel s'établissait la liaison culturelle et religieuse du Nord de la péninsule avec le reste de l'Europe. Les Pyrénées étaient franchies par « ce chemin » et par d'autres routes reliant les territoires situés sur les deux versants. Il y avait enfin

entre la Catalogne et l'Italie des voies de communications terrestres et maritimes.

A mesure que s'évanouit l'anachronique conception qui faisait du Moyen Âge une époque de ténèbres séparant l'antiquité gréco-romaine de la Renaissance (dont le nom évoque toujours cette erreur maintenant révolue), progresse le procès de réhabilitation de la culture médiévale dont on s'accorde, depuis assez longtemps déjà, à reconnaître les valeurs propres.

Cette renommée s'applique naturellement à l'art, et s'étend à juste titre aux œuvres remarquables exécutées entre les X<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles dans les églises et monastères des vieux royaumes de la péninsule ibérique : Galice, Léon, Aragon, Navarre, Castille, Catalogne.

La Catalogne est aujourd'hui la région d'Espagne où l'on trouve le plus de témoignages de cet art si humain, si puissant et si émouvant, l'art roman espagnol, un art qui, pourtant, il y a peu d'années encore, n'était connu que de quelques spécialistes, surtout en ce qui concerne les peintures murales.

Pour admirer ces chefs-d'œuvre, il fallait se rendre dans des petits villages isolés, cheminer le long des vallées parfois difficiles d'accès. C'est depuis 1934 seulement, date de l'inauguration à Barcelone du Musée d'Art de Catalogne, que sont groupées quelques-unes de ces œuvres d'une extraordinaire beauté, en un ensemble unique au monde. Le Musée épiscopal de Vich, en Catalogne, contient, lui aussi, des œuvres du même style, d'une grande richesse.

Ainsi sont-elles infiniment mieux protégées. Car il importe souvent de ne pas laisser « in situ » les peintures que l'on découvre si l'on veut les préserver d'une destruction à peu près irrémédiable. En Espagne, plusieurs des peintures romanes sont cependant conservées sur les lieux d'origine, non plus toutefois sur le mur même qui les portait, car ce maintien les eût condamnées à disparaître peu à peu, étant donné le caractère fragile de ces peintures. Une fois séparées du mur et complètement sèches, elles sont si nettes qu'on a pu croire que certaines avaient été repeintes dans les musées qui les abritent ; mais il n'en est rien.

D'autres musées espagnols contiennent aujourd'hui des exemples frappants de peintures romanes : en 1950, le Musée du Prado, à Madrid, a mis pour la première fois à la portée du public le merveilleux ensemble de peintures de Maderuelo, bourgade perdue aux confins de la province de Ségovie.

Mais on trouve aussi des traces impérissables de cet art roman espagnol dans l'architecture et la sculpture, dans l'héritage que nous ont légué les artistes des divers royaumes de l'Espagne médiévale, le long de toutes les routes où la foi religieuse bâtissait des églises, des monastères, des cathédrales, sculptait des Christs, des Madones.

Art essentiellement religieux qui traduit d'une façon vivante les Écritures et, en particulier, le Nouveau Testament, la vie des saints et leurs légendes. Art moderne en ce sens qu'il représente la vie et le mouvement et tend à rompre le style conventionnel de ses prédécesseurs.

Les chefs-d'œuvre de l'art roman espagnol — et notamment ceux de la peinture murale — constituent plus qu'une découverte archéologique, artistique ou historique. C'est un nouveau chapitre de l'histoire de l'art qui s'ouvre au grand public, grâce à l'album « Espagne, peintures romanes », de la collection Unesco de l'Art Mondial.



Photos Archives Mas, Barcelone

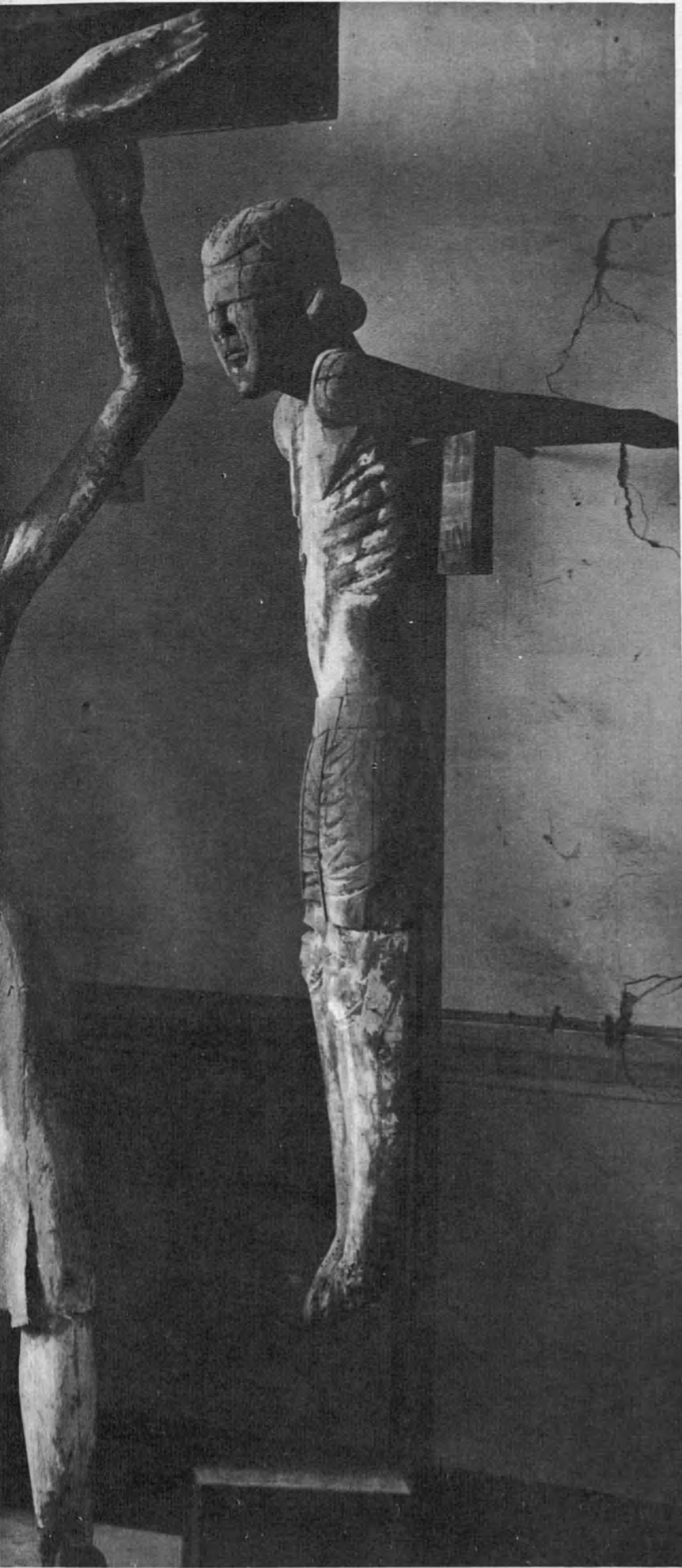
**LA VIERGE ET SAINT JEAN L'EVANGÉLISTE**, sculptures de bois peint, se trouvent au Musée de Barcelone. Toutes deux datent du XIII<sup>e</sup> siècle, cependant le contraste est frappant entre la Vierge d'une beauté et d'une perfection étonnantes et Saint-Jean qui garde une saveur primitive.



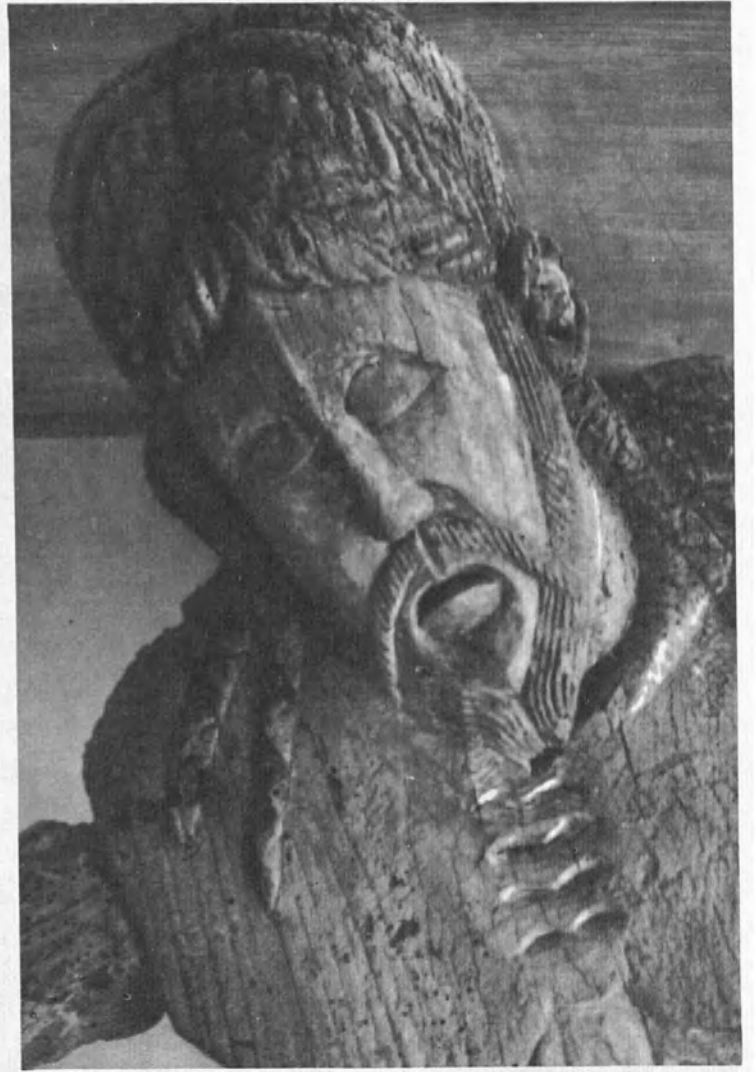
**LA DESCENTE DE LA CROIX** (ci-dessus et détail en haut à droite) qui se trouve au Musée épiscopal de Vich, fournit un remarquable exemple de la perfection atteinte au XII<sup>e</sup> siècle par l'art sculptural roman espagnol. Cette sculpture sur bois ainsi que le Christ en ivoire (en bas à droite) qui se trouve au Musée San Marcos de Leon ont été

exécutés grâce à des techniques similaires, ce qui s'explique par le fait que les mêmes artistes travaillaient à la fois le bois et l'ivoire. Le Musée épiscopal de Vich, en Catalogne, est probablement le plus riche d'Espagne au point de vue des sculptures romanes ; sa collection de Vierges polychromes en bois sculpté est unique.





Photos Archives Mas, Barcelone.

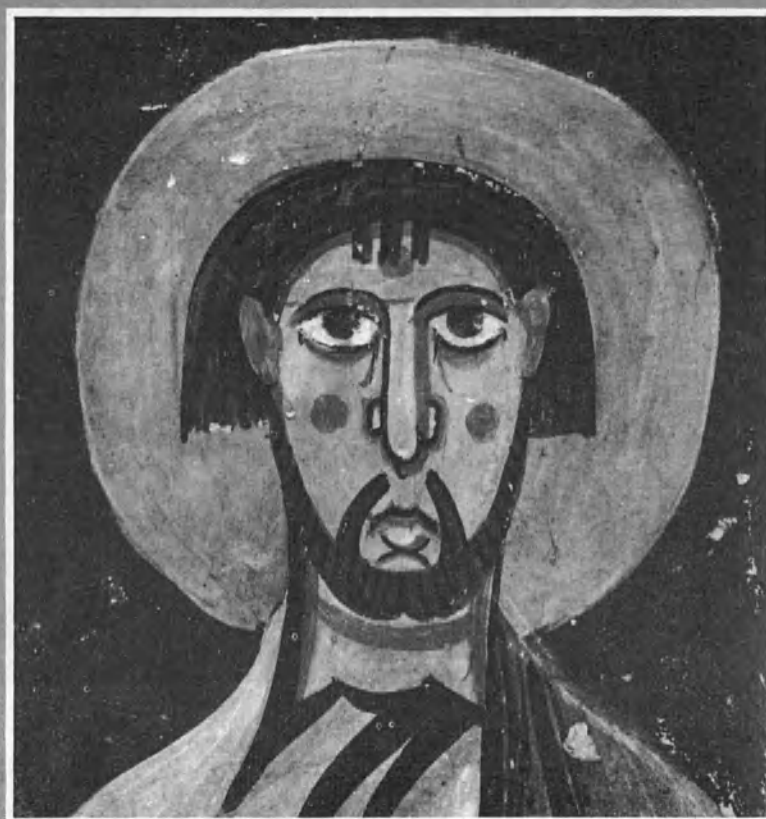




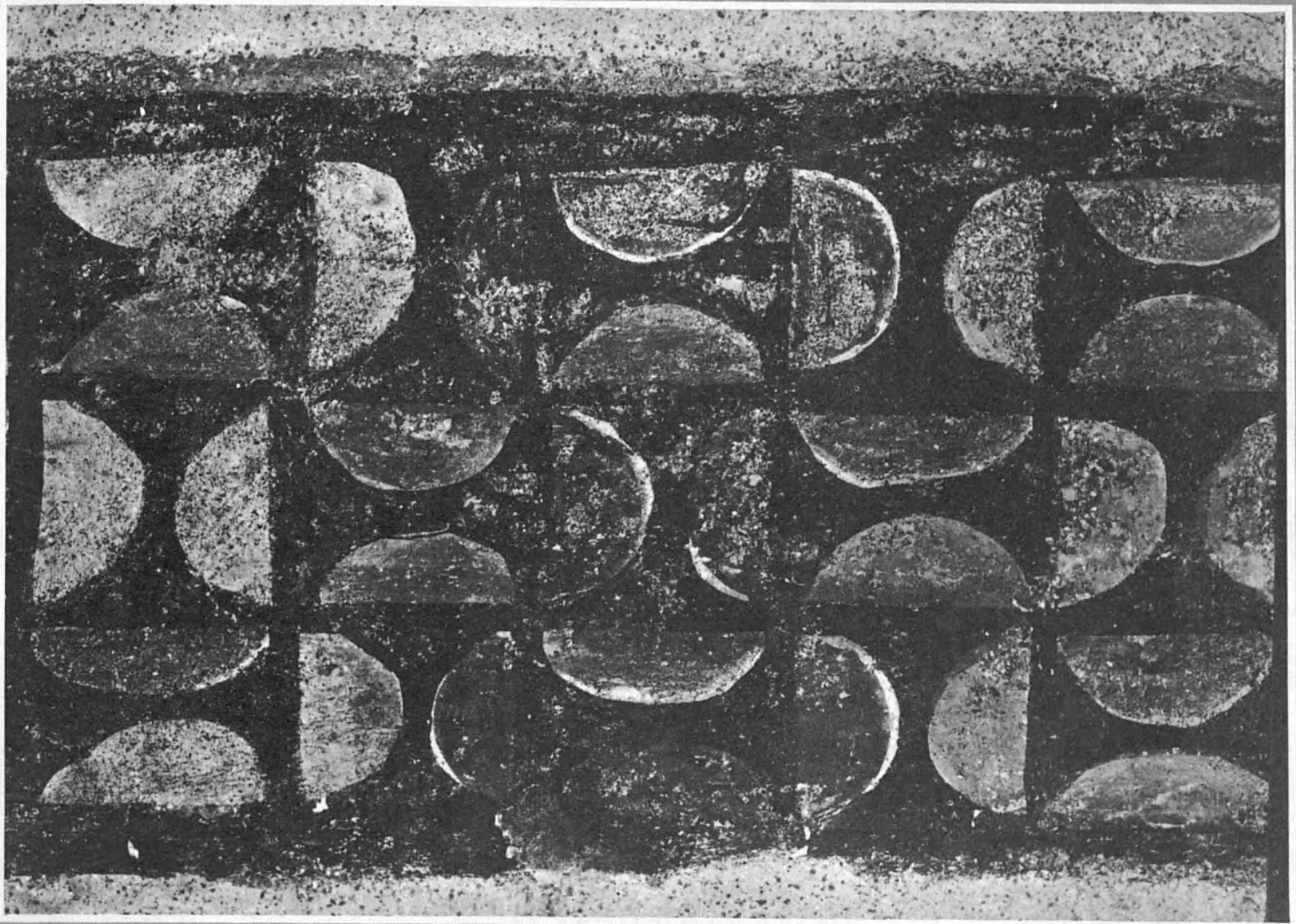
1



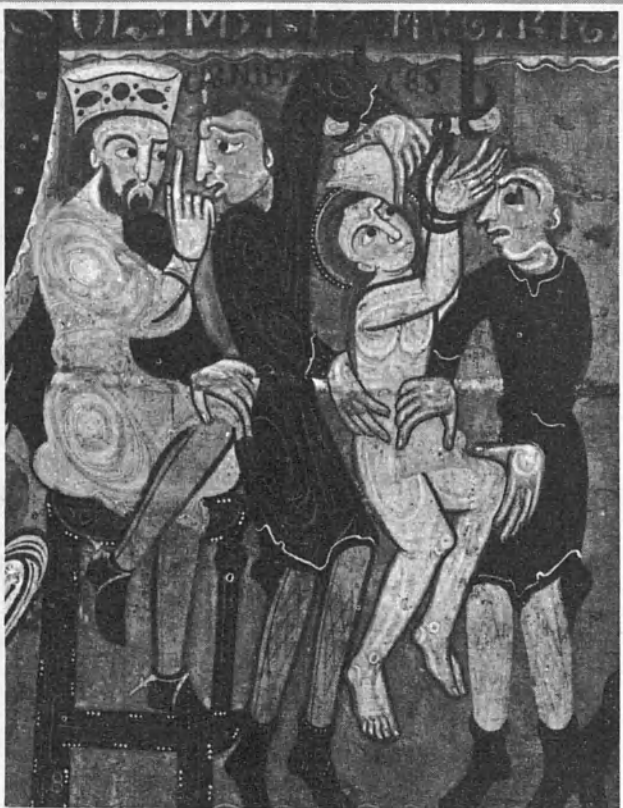
3



4



2



5

**1** LA CÈNE (détail), peinte à Soriguerola au XIII<sup>e</sup> siècle sur un devant d'autel consacré à saint Michel. Cette œuvre est attribuée au « Maître de Soriguerola ».

**2** LA HACHE A DOUBLE TRANCHANT constitue l'élément décoratif de ce fragment de frise ornementale des peintures murales d'El Burgal (XII<sup>e</sup> siècle). Cette œuvre est attribuée au « Cercle du Maître de Pedret ».

**3** LE MARTYRE DE SAINTE JULIETTE vu par un artiste inconnu du XI<sup>e</sup> siècle, détail d'un devant d'autel de bois peint de l'église de Durro, au nord-ouest de Barcelone.

**4** APOTRE. Détail de peinture murale du XII<sup>e</sup> siècle provenant de l'église de Ginestare de Cardos. Comme les trois œuvres précédentes, celle-ci se trouve au Musée d'art de Catalogne, à Barcelone.

**5** LE MARTYRE DE SAINTE MARGUERITE, détail d'un devant d'autel en bois peint du XIII<sup>e</sup> siècle provenant de l'église de Sescorts — actuellement au Musée de Vich.

(Album Unesco " Espagne " )



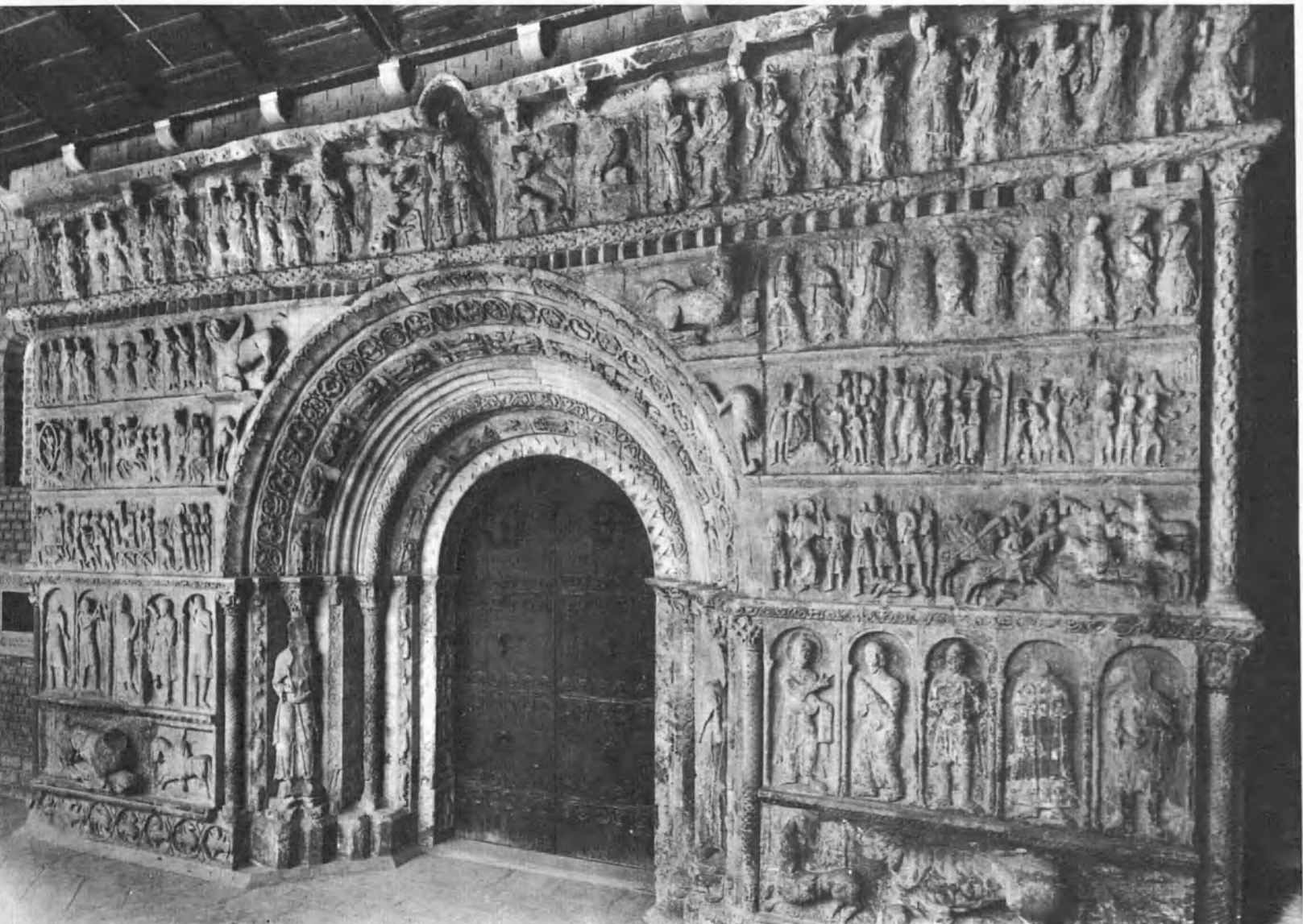
**LA VIERGE NOIRE** de Montserrat, près de Barcelone (à gauche), est l'un des meilleurs exemples de la sculpture romane catalane. De nombreuses légendes gravitent autour du site extraordinaire de Montserrat qui a, paraît-il, inspiré à Wagner son "Parsifal". De la même époque que la « Vierge Noire » (XII<sup>e</sup> siècle), mais d'un style entièrement différent, est une Madone en bois (en bas, à gauche) qui se trouve au Musée de Barcelone.



**BANNIÈRES DÉPLOYÉES**, ces guerriers constituent un détail d'une fresque du XIII<sup>e</sup> siècle qui représente, croit-on, les armées levées par les rois d'Aragon et les Comtes de Barcelone pour lutter contre les Maures en Espagne. Autrefois au Palais des Comtes de Barcelone, cette fresque fut épargnée lors du grave incendie du palais au XIX<sup>e</sup> siècle.



**LA CRÉATION D'ADAM** et la tentation d'Eve vues par un peintre de l'Espagne médiévale désigné aujourd'hui sous le nom de « Maître de Maderuelos » (aujourd'hui au Musée du Prado, Madrid).



Photos Archives Mas, Barcelone

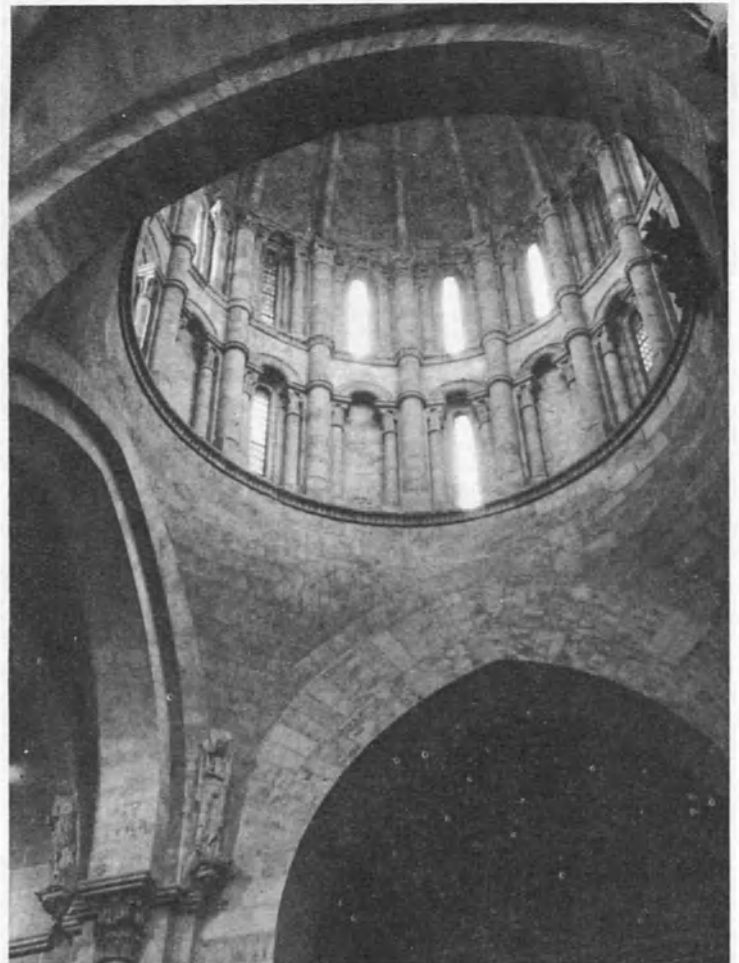
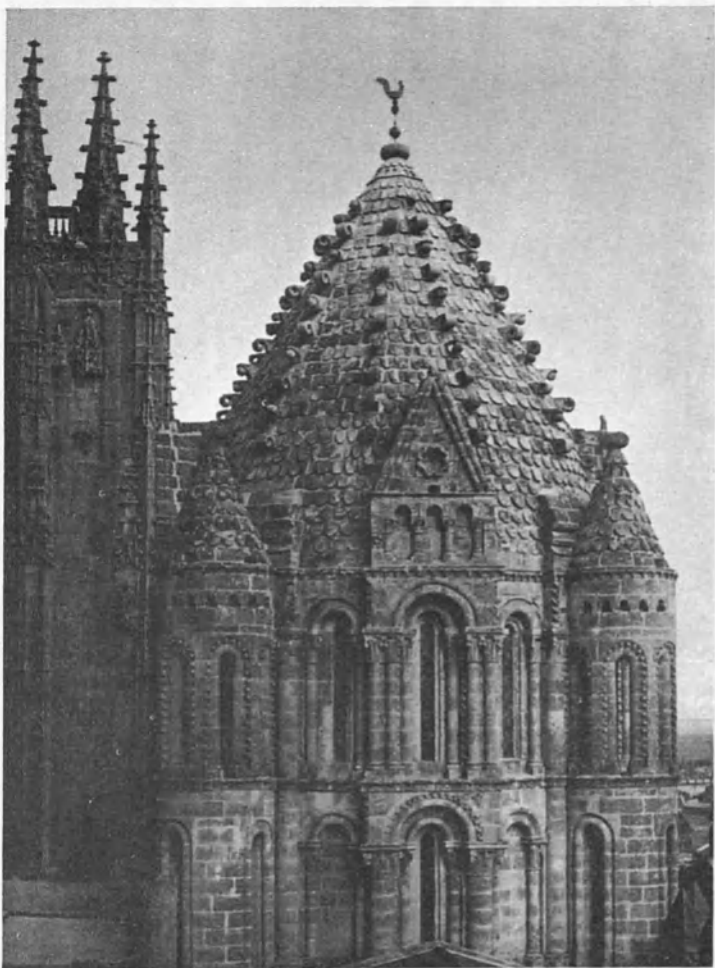
**RIPOLL** (dans la province de Gérone) était au XI<sup>e</sup> siècle le grand centre culturel de la Catalogne. Les œuvres d'art qui furent exécutées dans cette localité comptent parmi les plus beaux exemples de l'art roman. Au monastère Sainte-Marie de Ripoll on trouve un mélange remarquable d'éléments catalans et lombards, notamment dans le portail principal, qui est représenté ici.

## LE CHEMIN DES PÈLERINS (Suite)



Photos Archives Mas, Barcelone

**L'INSPIRATION BYZANTINE**, fréquente dans l'art roman espagnol, se manifeste ici dans deux chapiteaux. Celui de gauche, qui montre deux ibis, a été exécuté par des artistes inconnus qui travaillaient au cloître de l'abbaye San Domingo de Silos, près de Burgos, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. L'abbaye était située sur la « route des pèlerins » qui menait à Saint-Jacques de Compostelle. Aujourd'hui on peut y entendre le chant grégorien dans toute sa pureté. Le chapiteau de droite, orné de deux griffons, date du XII<sup>e</sup> siècle et se trouve dans la Cathédrale de Salamanque.



Photos Candido Ansedo, Salamanque et Archives Mas, Barcelone

**LA « CATEDRAL VIEJA »** (Vieille Cathédrale) de Salamanque est une merveille du style roman à laquelle on travailla pendant tout le XII<sup>e</sup>. Voici les aspects extérieur et intérieur de sa célèbre « Tour du Coq », avec sa coupole, l'une des plus pures des cathédrales d'Espagne. Dans l'une des chapelles de la « Catedral Vieja » on célèbre encore, plusieurs fois par an, la messe selon le rite mozarabe, pratiqué autrefois par les chrétiens espagnols en territoire occupé par les Maures.



**LES ARTISTES CATALANS** qui travaillaient dans le nord-est de l'Espagne vers la fin du XIIe siècle produisirent de nombreux chefs-d'oeuvre dont la plupart étaient encore ignorés il y a fort peu de temps, cachés dans de petites églises de la région. Sauf quelques exceptions, les noms de ces peintres ne sont pas parvenus jusqu'à nous. L'auteur de ce « Saint Jean l'Évangéliste et la Vierge » est connu sous le nom de Le Maître de Valltarga. L'oeuvre est un détail du devant de l'autel qui se trouvait à l'église de Valltarga. Elle est aujourd'hui au Musée d'Art de Catalogne, à Barcelone.

CIVIS







**LE ROI MELCHIOR** (page de gauche). Détail de l'Adoration des Mages faisant partie du décor de l'Eglise de Sainte Marie d'Aneu, dans le nord-est de l'Espagne. Cette oeuvre du XIIe siècle, qui se trouve actuellement au Musée d'Art de Catalogne, à Barcelone, est attribuée à l'école du Maître de Pedret.

**ST. MICHEL PESEUR D'AMES**, panneau provenant d'un des côtés d'un autel peint au XIIIe siècle dans une église de la vallée de Ribes (à 160 km. environ au nord de Barcelone), par un artiste appelé Le Maître de Soriguerola. Cette oeuvre se trouve aujourd'hui au Musée épiscopal de Vich, Catalogne.



▲  
MASACCIO est considéré comme l'artiste florentin le plus représentatif de la première moitié du XVe siècle. « Adam et Eve chassés du Paradis terrestre » et « Saint Pierre ressuscitant le fils de Théophile », dont voici des détails (à gauche et ci-dessus) sont deux des fresques qu'il a peintes sur les murs de la Chapelle Brancacci, à Florence. ◀

ST. PIERRE est représenté dans les détails de « Le Tribut » et de « St. Pierre distribuant les biens de la communauté » illustrant les deux pages suivantes (respectivement à gauche et à droite). Ces deux fresques caractéristiques de Masaccio se trouvent également à la Chapelle Brancacci de l'église Santa Maria del Carmine, à Florence. ▶







**LE LION, L'ANE ET LE RENARD** sont trois des personnages du "Kalila et Dimna" manuscrit persan qui illustre des fables indiennes traduites du sanscrit. Il comporte trente-cinq miniatures et a été terminé vers l'an 1410.



**DANS UN JARDIN** persan. Ces peintures ornent la partie inférieure des murs du palais de Tshehel Sutun, à Ispahan, et datent du XVII<sup>e</sup> siècle, lorsque le Shah Abhas le Grand fit construire cet édifice. Ispahan était devenue capitale de la Perse au siècle précédent. Ces peintures ne sont pas comprises dans l'album de l'Unesco sur l'Iran mais font partie d'une exposition itinérante de miniatures persanes organisée à travers le monde par l'Unesco.



# ISPAHAN

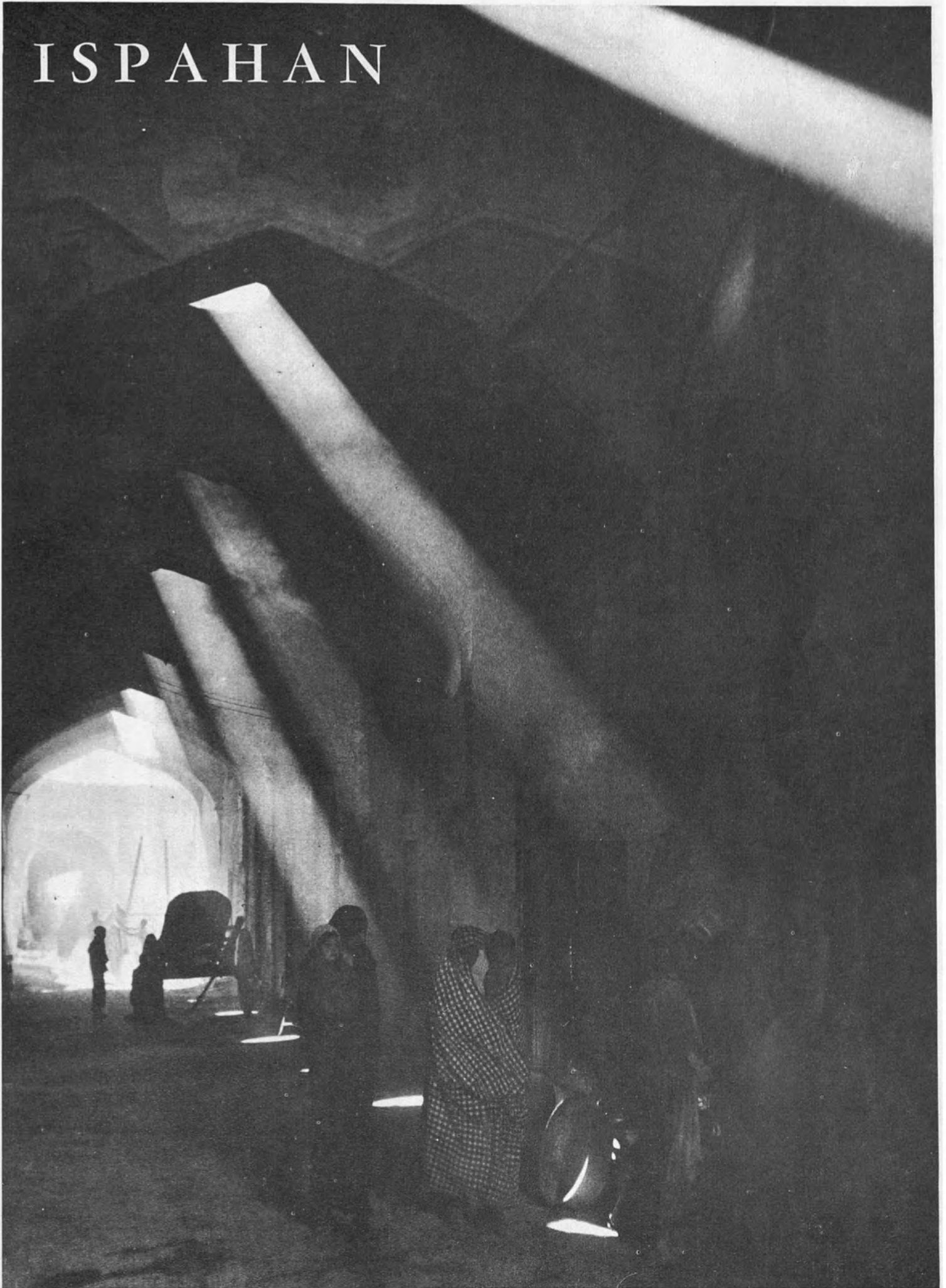
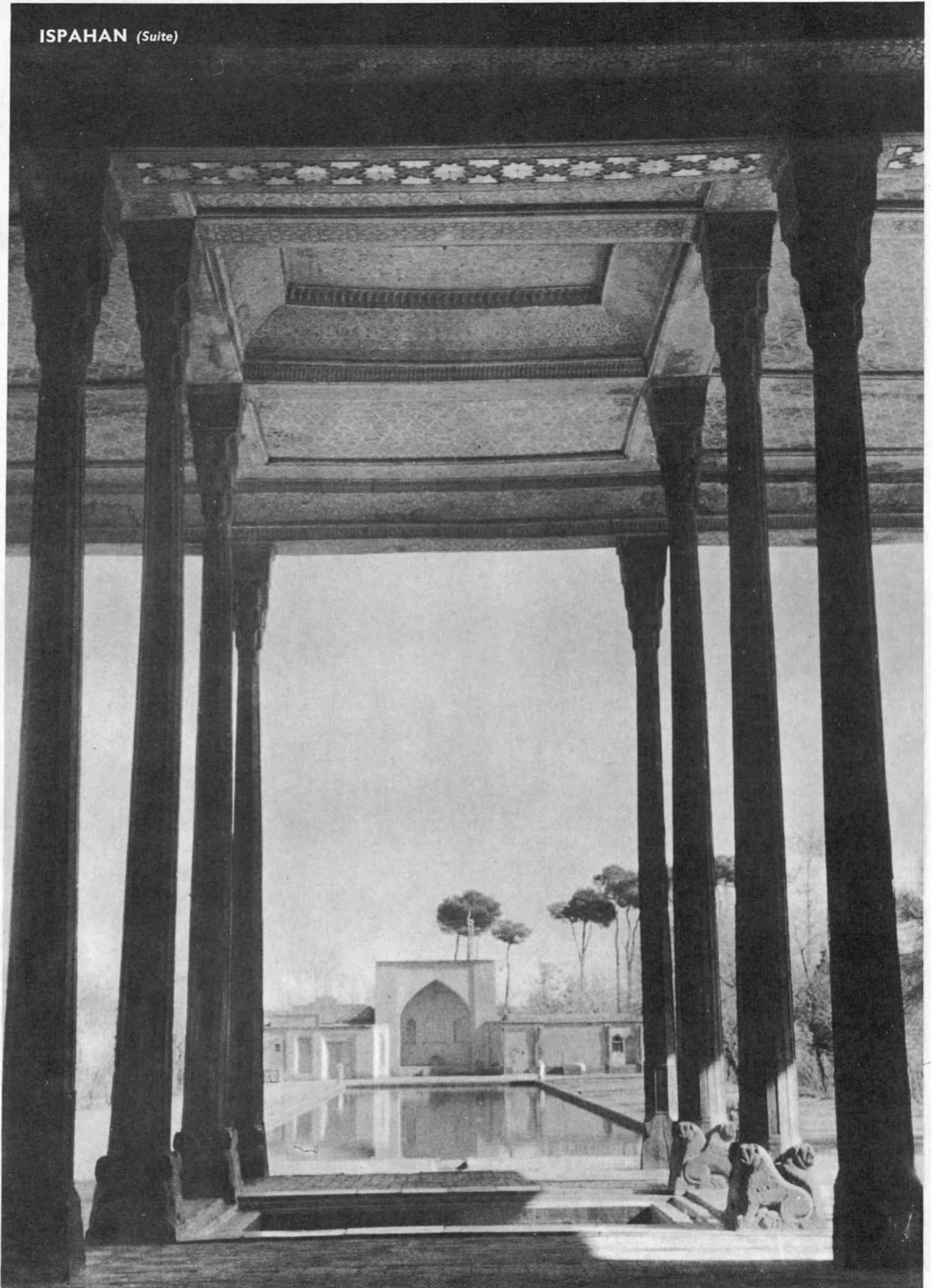


Photo Unesco - Marc Riboud

COMME LES FAISCEAUX D'UN PROJECTEUR, DES RAYONS DE SOLEIL ÉCLAIRENT LE BAZAR SOUTERRAIN DE L'ANTIQUE CITÉ D'ISPAHAN.



# ISPAHAN :

## la moitié du monde

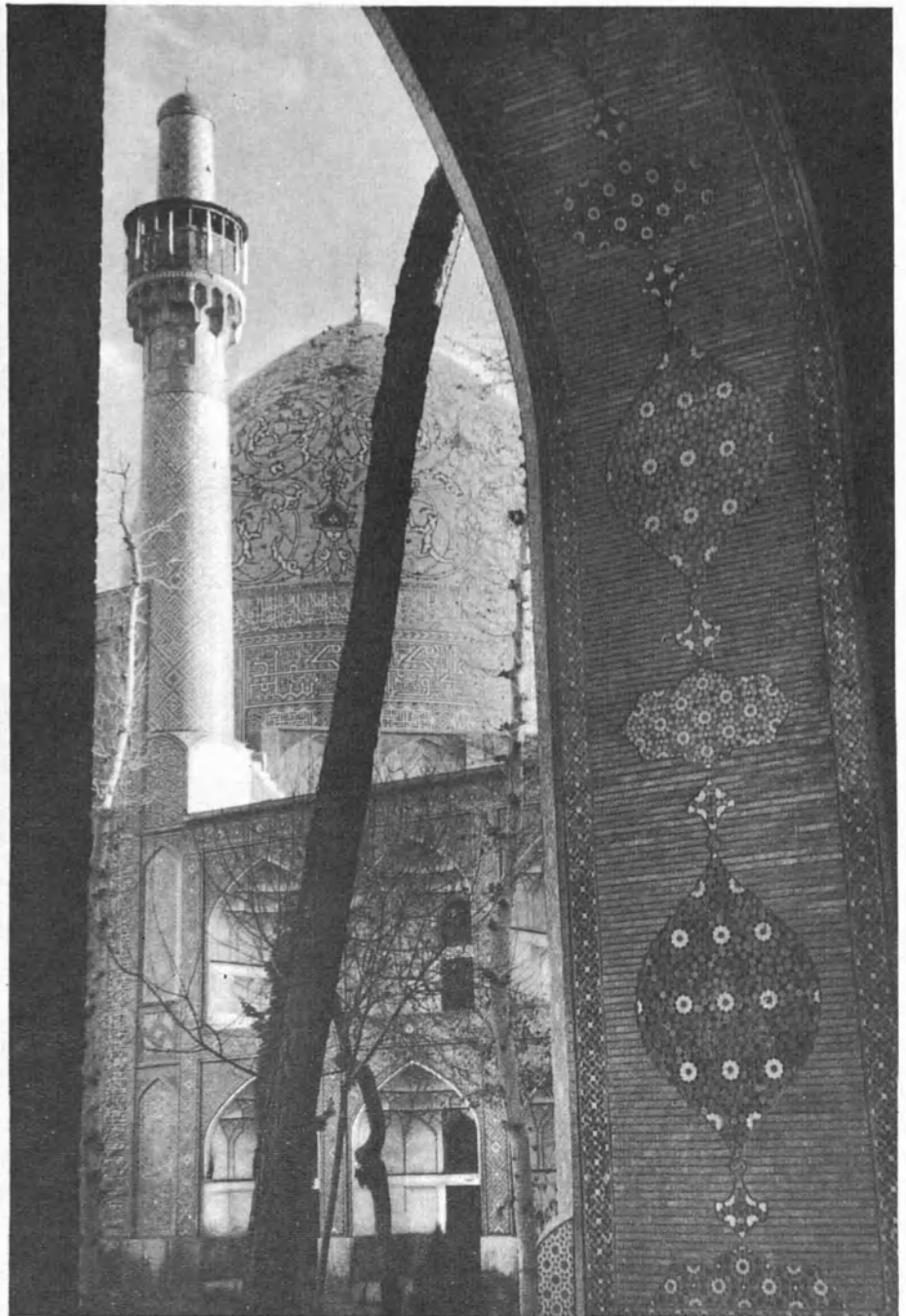
**P**OUR l'Asie comme pour l'Europe, le XVI<sup>e</sup> siècle fut une époque merveilleuse. Soliman le Magnifique, Akbar et Shah Abbas sont des souverains qui peuvent être placés sur le même plan que Charles Quint et Elisabeth I. Shah Abbas, qui monta sur le trône d'Iran en 1587, installa sa capitale à Ispahan et en fit une des plus belles cités du monde. Ses successeurs continuèrent à embellir la ville.

Aujourd'hui, Ispahan émerge de ses sables et de ses roses comme un témoin d'époques légendaires. Ainsi la rue des « Quatre Jardins », qui traverse la ville, a quatre rangées d'arbres, trois chaussées, deux trottoirs et deux voies d'eau. Merveille de l'architecture et de l'urbanisme, elle date de trois siècles.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Ispahan comptait une population de 600 000 habitants, aussi disait-on « Ispahan nisf-i-jahan » (Ispahan, c'est la moitié du monde). Dans son périmètre de briques (38 km) la ville possède 162 mosquées, 48 institutions d'enseignement religieux, 1 802 caravansérails et 273 bains publics.

On appelle aussi Ispahan « La Venise de l'Iran » à cause des multiples ramifications du fleuve qui la traverse et de ses nombreux ponts. Ses jardins sont un des motifs d'enchantement du visiteur.

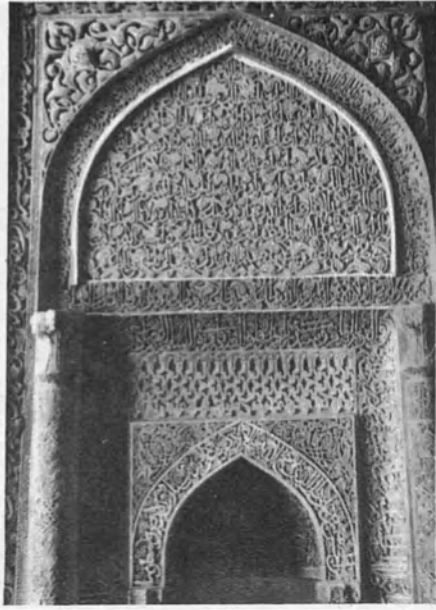
L'âge d'or d'Ispahan dura près d'un siècle et demi, puis la ville fut partiellement détruite quand l'Iran fut envahi au XVII<sup>e</sup> siècle. En 1788, Téhéran devint la capitale du pays.



Photos Unesco - Marc Riboud.

**LA « SALLE DES 40 COLONNES »** n'en a que 20. Ce chef-d'œuvre de l'art, qui se trouve au centre d'Ispahan, au milieu des jardins royaux, se reflète dans une vaste pièce d'eau contenue dans un bassin de marbre (à gauche et sur la page opposée). En réalité, le toit de l'édifice, d'inspiration asiatique, n'est porté que par vingt colonnes, reproduites fidèlement par l'eau pure du jardin. Les jeux de l'eau sont donc à l'origine de ce jeu de mots. La photo ci-dessus représente le dôme magnifiquement décoré du Madrasseh Chahar-Bag, collège religieux. Ses tuiles émaillées sont disposées selon des motifs géométriques et floraux que l'on retrouve sur les autres dômes, minarets, arches et innombrables monuments d'Ispahan.

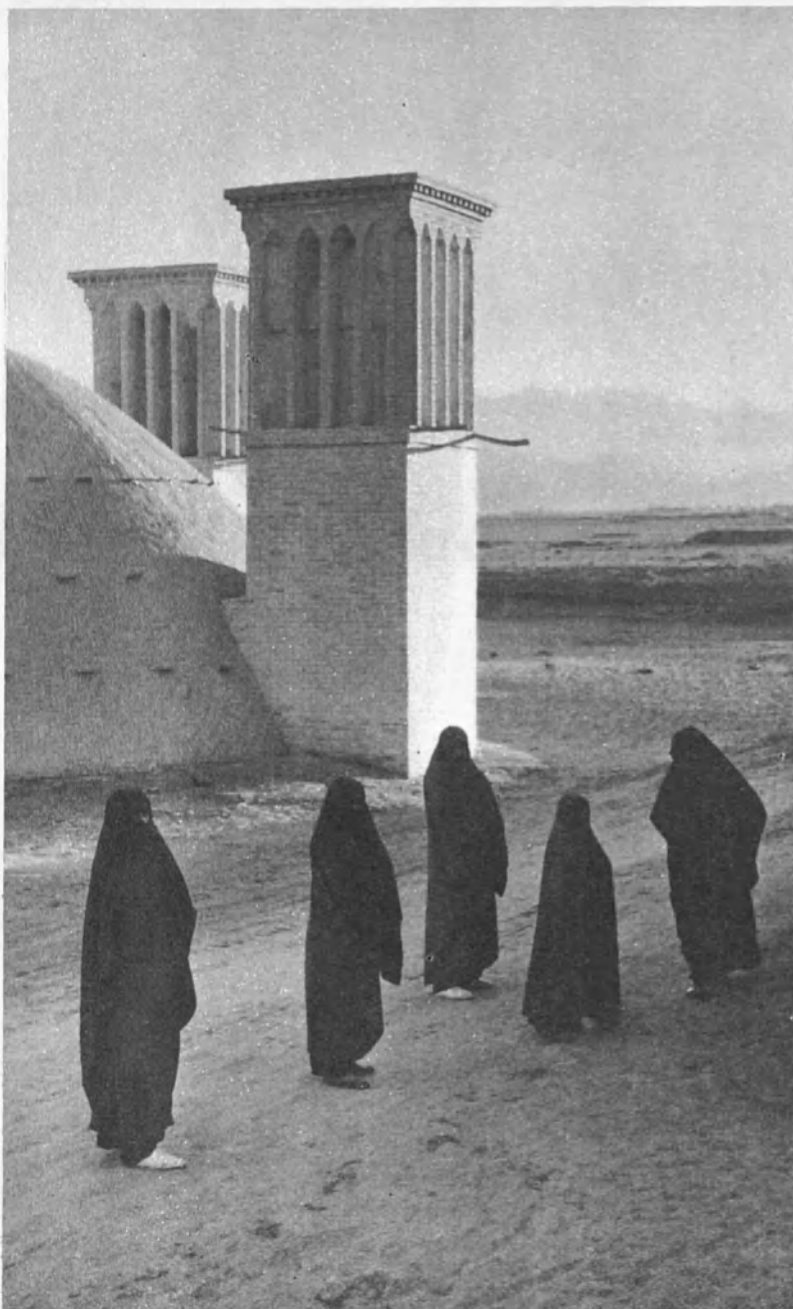




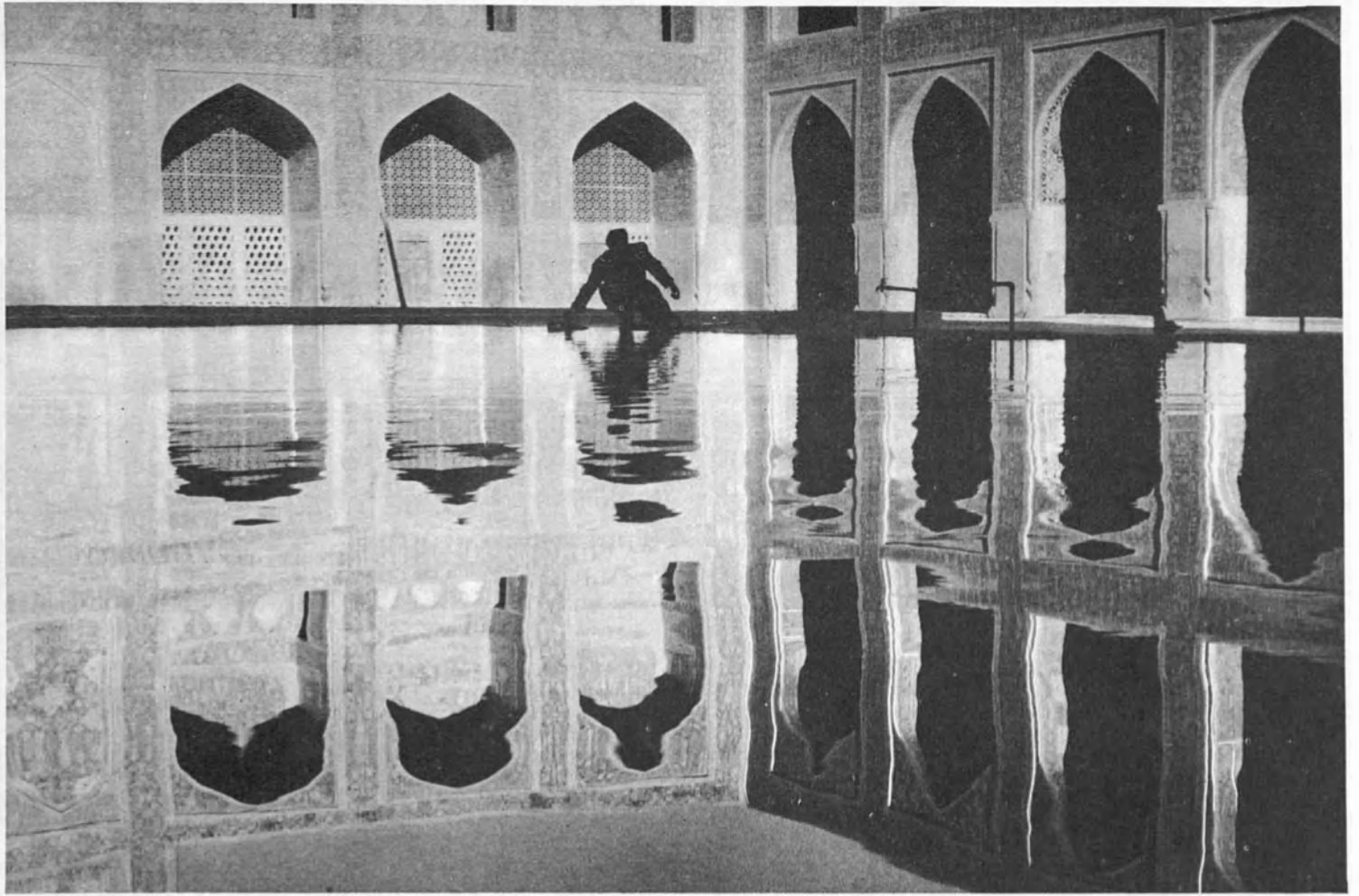
**NICHE A PRIÈRES** (mehrab) de la mosquée Djuma, la plus ancienne d'Ispahan. On y trouve, sculptés dans l'albâtre, tous les motifs ornementaux traditionnels.



Photos Unesco-Marc Riboud.



**LES SILHOUETTES VOILÉES** des femmes constituent un spectacle familier à Ispahan. Celles que l'on voit sur la photo ci-dessus se trouvent dans la cour de la mosquée du Shah (Masjid-i-Shah), entièrement recouverte de tuiles émaillées et brillantes. Construite par Shah Abbas et terminée en 1612, elle est encore l'un des plus beaux monuments du monde. La photo de gauche, prise aux alentours d'Ispahan, représente des constructions utilisées pour recueillir l'eau de pluie. L'eau, qui s'infiltre dans les tours par la terre, est refroidie par l'air qui entre dans les cheminées quelle que soit la direction du vent.



Photos Unesco-Marc Riboud

**LA PLACE ROYALE** (ci-dessous) est longue de 700 mètres et large de 200. Sur un côté s'élève la Haute Porte (Ali Kapou) qui est l'ancienne entrée des palais royaux. On la reconnaît de loin avec ses multiples arcades au-dessus desquelles se dresse une terrasse. Dans le fond de la place, la mosquée royale. La photo ci-dessus montre les gracieuses arches de tuiles de la mosquée se reflétant dans l'eau du bassin où les fidèles procèdent à leurs ablutions.



# LES TRÉSORS DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE TÉHÉRAN

**A**u point de vue géographique la Perse était située au centre du monde ancien. Au point de vue historique la première civilisation perse distincte des autres remonte à vingt-cinq siècles quand le grand empire perse poussait des pointes vers l'ouest jusqu'au Danube et au sud jusqu'à la vallée du Nil. Au point de vue culturel c'est un des rares pays qui puisse se prévaloir d'une tradition continue en littérature, art et philosophie, remontant au monde pré-chrétien.

L'extraordinaire pouvoir d'assimiler les influences étrangères, telles que la grecque, l'égyptienne, l'islamique, la chinoise, qui constitue une des principales caractéristiques de l'art persan, s'explique par la situation géographique de la Perse. Ces influences diverses se sont fondues en un style original et homogène. Ceci est particulièrement vrai pour la peinture.

Dans la longue histoire de la Perse (l'Iran actuel) la peinture ne s'est développée qu'à une époque relativement tardive. Sous les Achéménides, l'art servait à rehausser et à embellir les manifestations publiques de la cour, du VI<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle av. J.C. Les capitales jumelles, Suse et Persépolis, offraient un spectacle vraiment royal, avec leurs frises de serviteurs, de gardes et de porteurs de tribut, nettement taillés dans la pierre ou se détachant en couleurs vives sur un revêtement de faïence clair et dur. C'était l'art qui convenait à une cour dont les cérémonies se déroulaient en plein air.

La période hellénistique, après la conquête de l'empire persan par Alexandre le Grand, vit apparaître un art moins hiératique et plus humain, suivi d'une renaissance des idéaux nationaux et par un retour délibéré au style sculptural monumental des Achéménides. C'est seulement lorsque le site ne s'y prêtait pas qu'on substituait la peinture murale à la sculpture.

Puis, en 639 av. J.C., l'Islam envahit la Perse, modifiant le mode de pensée du pays. Dès l'origine l'Islam considéra la calligraphie avec respect : elle servait à conserver les paroles inspirées au Prophète. Tel était le prestige de la calligraphie que, lorsque la peinture lui fut adjointe, elle ne le fut pour ainsi dire qu'en sous-ordre.

Les adeptes de l'Islam considéraient les pays conquis comme idolâtres, avec leurs temples et leurs dieux presque toujours représentés sous la forme humaine, ce qui heurtait leur sentiment sémitique si nettement exprimé dans l'*Exode* : « ... Tu ne feras pas d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, ou de ce qui est en bas sur la terre, ou de ce qui est dans les eaux, au-dessous de la terre. »

Cependant les Iraniens, bien avant qu'apparût l'Islam, s'étaient plu à la représentation figurée de scènes héroïques et de divertissements réputés nobles : chasses, beuveries, etc. Les Caliphes, nouveaux chefs islamiques, en renouvelèrent la tradition mais pour ces besognes, peu orthodoxes aux yeux de l'Islam, les princes employaient souvent des étrangers. Les sujets de ces peintures, pour autant que nous les connaissons, étaient souvent le cavalier à la poursuite des animaux qu'il chasse, ou le roi sur son trône, entouré de ses courtisans, de ses gardes, de ses musiciens. Les ouvrages religieux ne pouvaient être décorés de cette façon, mais rien n'empêchait les souverains et les grands personnages d'employer leurs peintres à l'illustration des œuvres fameuses de Ferdawsi, de Nizami, de Djami et de nombreux autres écrivains.

Pour les Mongols, qui envahirent la Perse au début du XIII<sup>e</sup> siècle, la défense islamique ne jouait d'ailleurs pas. S'ils devinrent musulmans, ils ne l'étaient pas lors de la conquête. Adorateurs du Ciel, de l'Espace infini, ils traînaient à leur suite des peintres et des décorateurs chinois. Avec eux, l'influence extrême-orientale, déjà très marquée auparavant, devint prépondérante. Certains de leurs motifs, le tchi (nuage d'une forme très particulière), le dragon, les fleurs conventionnelles de l'amandier et du pêcher, se perpétuent dans l'art iranien.

Les plus anciens manuscrits iraniens à enluminures qui subsistent datent de cette époque. L'influence chinoise a profondément marqué la conception même de ces ouvrages. La couleur a, pour le moment, presque entièrement disparu. Le dessin est devenu nerveux et calligraphique; surtout l'artiste s'attache à placer les personnages dans un paysage. Mais les figures d'hommes ou d'animaux dominent encore ces compositions, remarquables par une vivacité dans la présentation et par un sens de l'action et du drame, qui sont hérités de l'Iran ancien.

A la génération suivante, ce style semble avoir été plus profondément imprégné de la tradition iranienne. Dans un grand manuscrit de l'épopée nationale, *Shahnamè* (Le Livre des Rois), terminé par le poète Ferdawsi au début du XI<sup>e</sup> siècle, copié vers 1330 et divisé aujourd'hui entre de nombreuses collections, les figures et les paysages s'harmonisent parfaitement dans de belles compositions, pleines de force dramatique ou d'invention pittoresque.



**A** la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le pays fut ravagé une fois de plus par un conquérant venu des steppes, Timur Lang, Tamerlan, le conquérant du monde. La vitalité qu'a conservée la culture iranienne au milieu de ces désordres est étonnante. La poésie, la philosophie et l'histoire sont florissantes; l'architecture revêt la plus splendide robe de faïence éclatante et l'on continue à travailler les métaux selon la tradition des grands fondeurs de bronze qui, depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle, étaient une des gloires de l'Iran.

Dans le domaine des arts du livre, le XIV<sup>e</sup> siècle finissant donna naissance à un nouveau style dont les caractères essentiels devaient se maintenir pendant 300 ans et qui constitue un des grands apports de l'Iran au patrimoine mondial. De cette période, Basil Gray, Conservateur des Antiquités Orientales au British Museum de Londres, a écrit : « En ce domaine, l'artisanat apportait des matériaux d'une suprême excellence — papier, pigments, minéraux, dorure — ainsi que l'habileté nécessaire pour en tirer parti dans la calligraphie, l'enluminure et la peinture. »

« Les splendeurs des tapis et des revêtements en céramique sont transposées dans ces miniatures éclatantes, fournissant le décor où se dressent, sveltes comme des cyprès, les figures des amants chantés par les poètes, tandis que voltigent au-dessus d'eux — comme dans les récits — des oiseaux dont le gazouillement résonne dans un air toujours parfumé de fleurs. Les œuvres de l'art occidental qui se rapprochent le plus de celles-ci sont, pour le sentiment et la richesse, les tapisseries françaises du XIV<sup>e</sup> siècle et, pour la couleur pure, certaines peintures siennoises sur bois, presque contemporaines. C'était un âge d'or qui ne pouvait se prolonger. »

Mais lorsqu'il se termina, cet art ne disparut pas ; au contraire, il eut une descendance plus nombreuse encore dans la génération suivante. Les conquêtes de Tamerlan délogèrent de Tabriz et de Bagdad (alors ville de la Perse) cette école d'art et la dispersèrent dans l'Iran tout entier. Shiraz, au sud, capitale du Fars, et cœur de l'ancien Iran, et Hérat, tout à l'est, capitale du Khorasan, en devinrent les centres principaux, là où se trouvait la cour du fils de Tamerlan et de ses petits-fils.

Les plus belles, peut-être, des miniatures persanes se trouvent dans une remarquable collection conservée à la Bibliothèque Impériale de Gulistan, à Téhéran. Ces œuvres étaient presque complètement inconnues du monde quand la Bibliothèque accepta de les prêter pour être exposées à Londres en 1931, à Leningrad en 1935.

Dans cette collection se signale le *Shahnamè* (Livre des Rois) dans lequel le geste chevaleresque et les exploits des héros sont représentés dans le décor du printemps iranien, où les collines nues se parsèment de fleurs pour quelques semaines et où les frondaisons sont encore fraîches. Le *Shahnamè* contient vingt grandes miniatures et un frontispice en double page; le nom du prince Baisonghor Mirza, descendant de Timur et grand patron des arts se retrouve en différents endroits du manuscrit.

Un autre ouvrage de la Bibliothèque du Gulistan — exécuté également dans l'atelier d'art du prince Baisonghor — est le *Kalila*

et *Dimna*, livre de fables qui met en scène des animaux. Les miniatures de ce manuscrit révèlent une sensibilité et une intimité avec la nature qui manquent dans l'épopée, traitée d'une façon plus solennelle. Ces fables, d'origine indienne, furent également traduites, en partie, au xvii<sup>e</sup> siècle, en France. La Fontaine en entendit parler par François Bernier, médecin français qui les avait connues au cours d'un séjour en Asie ; il les utilisa en écrivant ses propres fables.

La Bibliothèque du Gulistan possède, à côté de ces deux très importants manuscrits, un recueil non moins remarquable de calligraphies et de miniatures de dates et d'origines diverses, réunies en un somptueux volume par l'empereur Djahangir, le Grand Mogol, au début du xvii<sup>e</sup> siècle. La plus fameuse miniature de ce célèbre *Murakka Gulshan* (Album du Jardin Fleuri) est la double page qui représente le jardin du prince Husain Baikara, par le plus renommé des peintres de la Perse, Behzad, qui travaillait à Hérat, cour de ce prince ami des arts. Cette illustration, signée de l'artiste, le premier, croit-on, qui ait mentionné son nom sur l'une des pages décorées d'un manuscrit, aurait été exécutée vers 1480.

Behzad fut un réformateur de l'art du paysage, sujet qu'il traite d'une façon plus réaliste que ses prédécesseurs. Il brandit l'étendard de la révolte contre les calligraphes, dont il n'acceptait pas la domination, et n'admettait que quelques lignes d'écriture, au plus, au bas des pages qu'il illustrait. Ce maître représente le faite de la période mongole et le début de la période suivante de la peinture persane. Il demeura à la tête de l'Académie d'Hérat jusqu'à ce que le Shah Ismaïl l'emmena à Tabriz en 1506 et en fit son chef bibliothécaire. A Hérat comme à Tabriz, il eut de nombreux élèves qui firent connaître son style dans toute la Perse, le Turkestan occidental et l'Inde.



A la fin du siècle, toutes les forces artistiques de la Perse étaient concentrées dans la nouvelle capitale, Ispahan, sous l'impulsion du Shah Abbas le Grand (voir page 31). Là se développa un nouveau et important centre de l'art du livre sous toutes ses formes.

Parallèlement à cet art, un autre florissait à la cour des empereurs mongols de l'Inde. L'un d'eux, Humayun, qui avait effectué un séjour en Perse vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, emmena avec lui deux peintres iraniens qui devinrent les chefs d'un nouvel atelier de peinture qu'il établit dans sa bibliothèque royale. Son successeur, Akbar le Grand, continua à accorder son patronage aux arts et ainsi, un nouveau style de peinture naquit, toujours inspiré par la discipline classique et le savoir technique de la tradition iranienne mais animé d'un esprit tout différent.

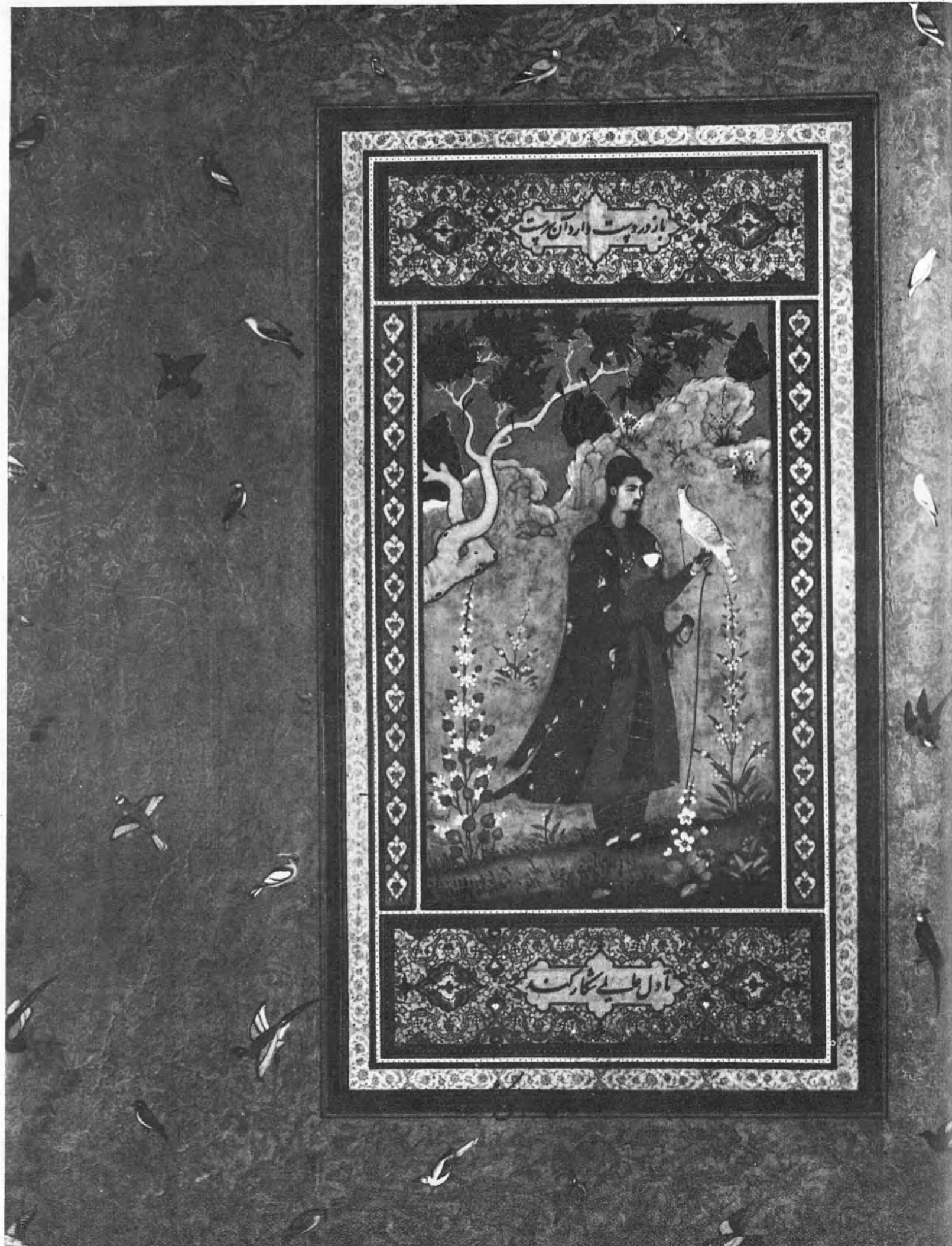
Les exemples les plus caractéristiques de cet art mongol sont fournis par la peinture de scènes historiques et la peinture de portrait. Dans leur désir de laisser après eux des témoignages historiques, les empereurs mongols, notamment Akbar et son successeur Djahangir, s'intéressèrent à la science de la perspective et du clair-obscur des peintres européens; en fait, l'influence des gravures au trait flamandes et allemandes se fait notamment sentir dans la peinture mongole. Les miniatures peintes un peu avant 1600, à la fin du règne d'Akbar, marquent le plein développement du style mongol, mélange intime des styles iranien et indien, où l'on sent fermenter des influences occidentales.

Les miniatures persanes reproduites dans l'album de l'Unesco sont tirées de manuscrits, exécutés dans les ateliers de la cour, restés jusqu'à ce jour propriété royale. Maintenant, ces chefs-d'œuvre de l'art iranien et mongol pourront être accessibles à un public beaucoup plus vaste que celui qui a pu les goûter pendant les quatre ou cinq siècles écoulés depuis leur création.



Comme les documents publiés dans les pages 38 à 42, celui-ci est tiré de l'album Unesco "Iran".

**LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE** du Palais du Gulistan (Jardin des Roses) à Téhéran, où est conservée la collection de miniatures persanes anciennes qui est sans doute la plus riche du monde.





« **LE ROI** et l'oiseau merveilleux » : un roi, affligé par les discordes qu'il observe autour de lui, demande à l'oiseau merveilleux s'il existe au monde un lieu où n'aient cours que les meilleurs sentiments. Il s'agit d'une des plus belles miniatures du « Kalila et Dimna » (deux chacals), recueil de fables où les animaux sont les acteurs principaux, exécuté dans les ateliers de Baisonghor Mirza (XV<sup>e</sup>).

**LE POLO** est un jeu d'origine persane qui a fourni aux peintres de l'Orient un sujet inépuisable. Tiré du « Khamsé », manuscrit du poète Nizami, un des plus grands penseurs de l'Iran, voici un détail de miniature montrant une équipe de jeunes gens dirigée par Khosraw, jouant contre une équipe de jeunes femmes menée par sa bien-aimée Shirin. L'œuvre date du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.



« **LIVRE DU JARDIN FLEURI** » (Murakka Gulshan). Ce manuscrit contient une miniature représentant un somptueux seigneur portant un faucon. Cette œuvre est attribuée à Farrukh Beg, le Kalmuk, un des meilleurs artistes ayant travaillé pour Akbar, le Grand Mogol, et plus tard pour son fils l'empereur Djahangir, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. La miniature reproduite sur notre couverture est tirée du même manuscrit.



**LE LIVRE DES ROIS.** Au XV<sup>e</sup> siècle, les descendants du conquérant mongol Timur Lang, ou le Boiteux, c'est-à-dire Tamerlan, le conquérant du monde, régnaient à Shiraz — au cœur de la Perse antique — et à Herat dans l'est. Ils étaient des admirateurs enthousiastes du *Shahnamé* ou *Livre des Rois*, épopée historique écrite au X<sup>e</sup> siècle par le poète Ferdawsi. Au XV<sup>e</sup> siècle, le prince Baisonghor Mirza, grand col-

lectionneur de livres et calligraphe de talent, ordonna qu'une copie fût faite de ce *Shahnamé*. Ce travail est l'un des plus magnifiques manuscrits enluminés du monde, un joyau de peinture, de calligraphie et de reliure. Tiré de ce manuscrit, voici le roi Kaikus, de nature présomptueuse et amateur de boissons fortes, recevant un barde, qui est en réalité un esprit malfaisant de la mythologie persane, venu le tromper.



**LE HÉROS ISFANDIYAR** doit accomplir un certain nombre d'actions d'éclat pour démontrer son courage. Il tue d'abord deux loups monstrueux. Tel est le thème de cette miniature tirée du *Shahnamé*, où s'étalent les récits de chevalerie. La vigueur concentrée de l'effort du héros, l'élan fougueux de son coursier, la rage féroce des loups criblés de flèches se heurtent et se fondent dans un ensemble plein de tension dramatique. C'est le printemps iranien, où les collines nues se parsèment de fleurs pour quelques semaines et où les frondaisons sont encore très fraîches.





**BATTUE** en présence du prince Baisonghor Mirza. Cette miniature est tirée de l'exemplaire du *Shahnamé* de Ferdawsi connu sous le nom de *Shahnamé de Baisonghor* : silhouettes longues et minces, animaux sans volume, lion, ours, loups, gazelles. L'œuvre, d'une unité de composition remarquable, est due à l'habileté du peintre à opposer les figures en mouvement à celles qui sont immobiles. Le manuscrit a été exécuté à Hérat dans les ateliers de la bibliothèque du prince.

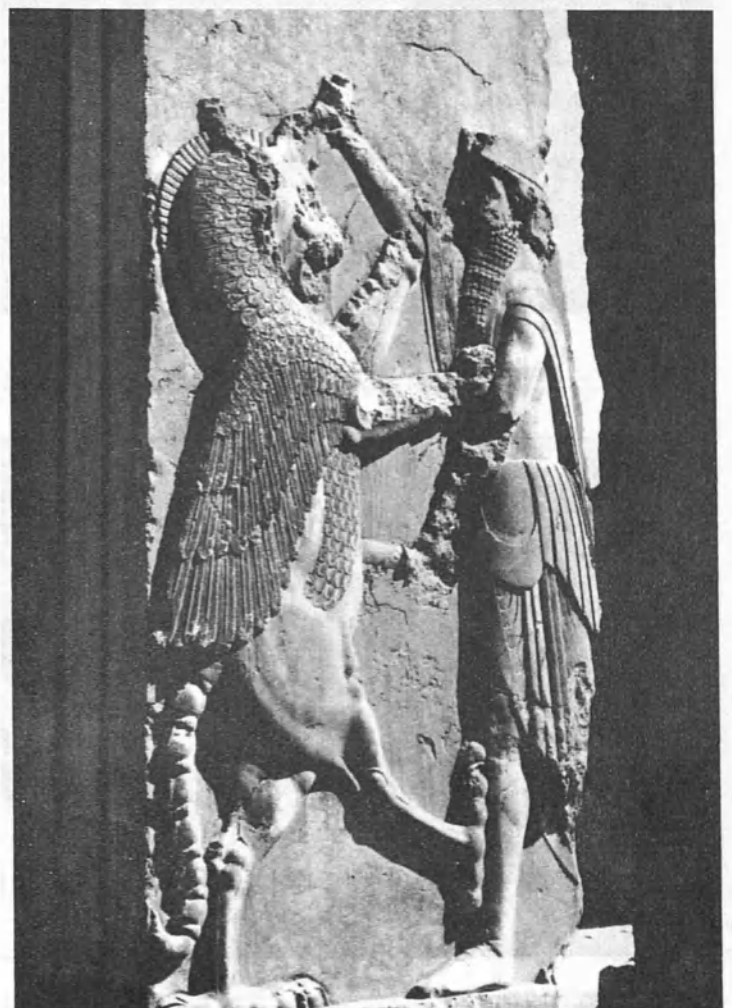
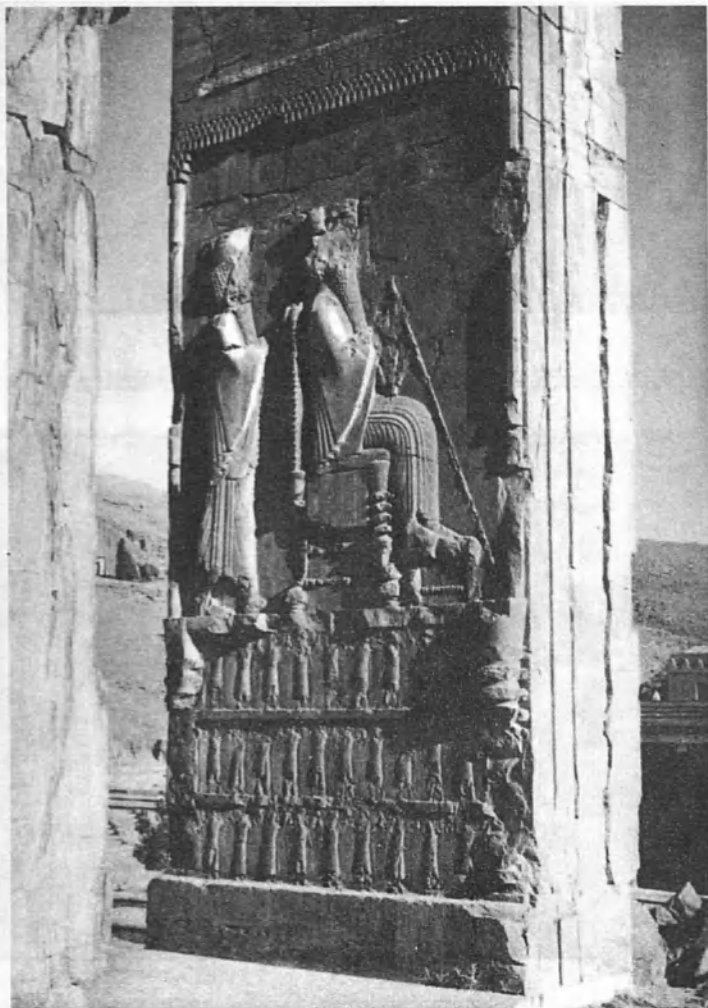
# Persépolis : vingt-deux siècles d'oubli

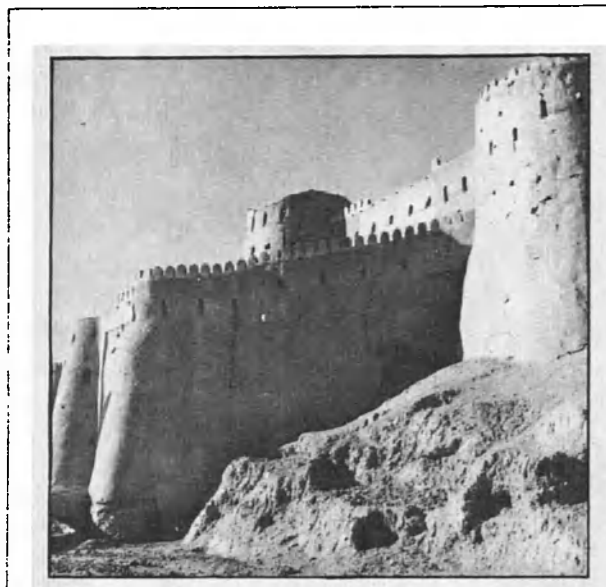


Photos copyright C.G. Troeller - C. Deffarge

Persépolis, ancienne capitale de l'empire perse des Achéménides, fut construite par Darius, troisième souverain de cette dynastie, qui monta sur le trône en 521 av. J.-C., et achevée par son fils Xerxès. Sa splendeur, sa magnificence, frappèrent Alexandre le Grand qui la détruisit en 331 ou 332 av. J.-C. à la suite (selon Plutarque) d'une nuit d'orgie. Pendant des siècles, seuls quelques colonnes et les énormes taureaux ailés du portique s'élevèrent sur la terrasse enfouie au pied de la mon-

tagne, à 80 km au nord de Shiraz, dans le sud de l'Iran. Depuis 1924, des fouilles, qui se poursuivent encore, ont mis au jour les richesses archéologiques extraordinaires de Persépolis. Voici non loin de l'antique cité (photo ci-dessus) un bas-relief sassanide représentant l'empereur romain Valérien s'humiliant devant son vainqueur le roi Chapour (241-271 ap. J.-C.) qui le tint prisonnier jusqu'à sa mort. Ci-dessous, découverts à Persépolis même : Darius assis sur son trône et égorgeant un lion.





# Procession dans la pierre

L'Apadana (salle de réception) fait partie d'un groupe de monuments achéménides proches de Persépolis, au pied des rochers détachés des monts du Louristan. On accède à cette salle, bâtie par Xerxès, par un escalier monumental à double révolution. Sur un des côtés de cet escalier est sculptée (ci-dessous) une longue procession de personnages apportant des tributs à l'occasion de la fête annuelle du printemps célébrée à Persépolis. Sur l'autre côté (à gauche), les archers mèdes montent la garde. L'intérieur de l'Apadana, haut de 70 mètres environ sur les côtés, était formé de six rangées de six colonnes chacune, hautes de plus de 20 mètres. Il y avait aussi à Persépolis la fameuse « Salle des cent colonnes ». Les ouvriers et les matériaux nécessaires à la construction de ces prodigieux monuments étaient amenés de tous les points de l'empire. Le style des détails architecturaux et des reliefs sculptés rappelle les arts de l'Égypte, de Babylone et de l'Asie Mineure.

Photos copyright C.G. Troeller - C. Deffarge.



## Bam, la ville fantôme

Il y a 200 ans, la ville de Bam, protégée par sa citadelle et à l'abri derrière ses murailles de plus de 30 mètres de haut, était un centre commercial actif de l'oasis du même nom qui s'étend en bordure du désert salé du sud-est de l'Iran. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Agha Mohamed Ali Khan, chef des tribus Kadjar, attaqua les armées du Shah d'Iran. Il assiégea la cité de Bam et ordonna qu'on arrache les yeux de dix mille de ses habitants. La ville fut enlevée, détruite, et le reste de sa population se réfugia dans la palmeraie, au pied de la citadelle. Aujourd'hui, seuls les chacals et les porcs-épics habitent la ville-fantôme avec quelques groupes de romanichels qui campent dans les ruines des anciennes mosquées.

Photos copyright C.G. Troeller - C. Deffarge.

# Le magicien de Milan

**I**l y a quelques semaines, dans un atelier d'une imprimerie de Milan, un homme d'une soixantaine d'années se pencha au-dessus d'une grande planche d'épreuves couverte d'une série de délicates reproductions en couleurs. Bien des fois, au cours des journées précédentes, il avait scruté chaque détail de la planche, en avait examiné méticuleusement les nuances et les tons. Chaque fois il avait hoché la tête et marqué d'une croix tel point qui lui paraissait défectueux, accompagnant son geste d'une remarque telle que « troppo rosso » (trop de rouge) ou « blu troppo debile » (pas assez de bleu). Cette fois, s'il avait encore hoché la tête, c'était en signe d'approbation. Ses yeux pétillèrent de plaisir, il sourit et dit à l'expert de l'Unesco, qui examinait la planche avec lui : « perfetto » (parfait).

Amilcare Pizzi, « l'artisan magicien de Milan », venait, en prononçant ce mot, de donner la « voie libre » à l'impression d'un nouvel album de la Collection de l'Art Mondial de l'Unesco.

Quand, en 1954, la New York Graphic Society décida de lancer la collection des albums de l'Unesco, destinée à révéler au public certains trésors d'art nationaux connus jusque-là de quelques spécialistes seulement, le choix se porta immédiatement et d'une façon unanime sur la firme d'Amilcare Pizzi.

Pizzi apportait à l'Unesco l'expérience accumulée au cours d'un demi-siècle consacré au culte de la beauté, d'un demi-siècle de travail incomparable qui lui avait valu le titre indisputé de meilleur imprimeur en couleurs de toute l'Italie et de l'un des plus méticuleux imprimeurs en couleurs du monde entier.

Avant d'imprimer la Collection Unesco de l'Art Mondial, Pizzi avait réalisé le tour de force de publier l'exacte réplique du fameux Codex Resta, ensemble de

peintures et dessins du XVII<sup>e</sup> siècle conservé à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan.

Amilcare Pizzi et ses trois cents collaborateurs travaillèrent pendant plus de trois ans pour réaliser cette œuvre monumentale dans laquelle tous les détails du papier original — nuances, grain, taches, marbrures, etc., — sont respectés dans les cent planches reproduisant les mêmes dimensions et les mêmes couleurs que les documents anciens.

Quand le Codex Resta fut terminé (le tirage fut de 2 000 exemplaires) il étonna les spécialistes du livre du monde entier qui le considérèrent comme la plus parfaite réalisation du genre dans le domaine des arts graphiques.

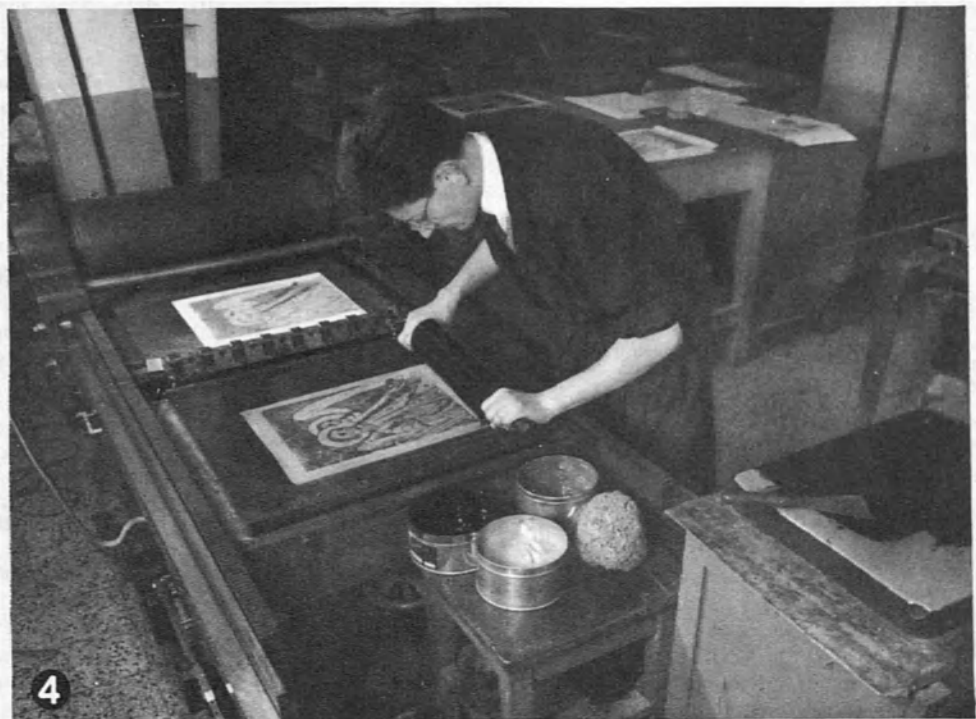
Pendant la guerre Amilcare Pizzi réussit à photographier toutes les fresques de Mantegna, à Padoue, trois jours avant le bombardement qui les détruisit. Ses reproductions en couleurs sont le seul témoignage qui nous reste de ces chefs-d'œuvre.

Il est curieux de rappeler que Pizzi ouvrit sa première imprimerie avec les économies réalisées au cours de sa carrière de champion de football (il fut, dans sa jeunesse, arrière dans l'équipe italienne).

★

Les photos de cette double page ont été prises à l'imprimerie Pizzi, à Milan, au cours de la préparation des albums de l'Unesco : (1) Travail de retouche des positifs de l'album « Masaccio ». (2) A l'atelier de photographie préparation d'un négatif pour l'album « Espagne ». (3) Amilcare Pizzi (en blouse blanche) et Anton Schutz, directeur de la New York Graphic Society, examinent sur une épreuve le degré de fidélité des couleurs. (4) Un ouvrier tire une épreuve d'une planche de l'album « Espagne ». Photos Unesco-Farabola







## LA COLLECTION UNESCO DE L'ART MONDIAL

LA COLLECTION UNESCO DE L'ART MONDIAL est publiée, en accord avec l'Unesco, par la New York Graphic Society, qui est depuis plus d'un quart de siècle une des meilleures maisons mondiales de publication de reproductions en couleurs de tableaux et œuvres d'art.

LA COLLECTION UNESCO DE L'ART MONDIAL constitue une entreprise sans précédent lancée conjointement, en 1954, par la New York Graphic Society et l'Unesco avec la collaboration de différents gouvernements dont les trésors d'art sont reproduits dans les albums de cette série. Les sept ouvrages déjà publiés dans la collection sont considérés par les experts comme comptant parmi les reproductions d'art les plus fidèles qui aient été obtenues. La collection est préparée et publiée sous la direction de Peter Bellew, de l'Unesco, et d'Anton Schutz, fondateur et directeur de la New York Graphic Society. Les reproductions, l'impression et la reliure des albums sont réalisées par la firme Amilcare Pizzi, à Milan. Les albums, d'un format standard, contiennent chacun 32 planches en couleurs, dont les dimensions sont en général de 38 cm sur 28, et plusieurs illustrations en noir et blanc dans le texte. Les dimensions des pages sont de 33 cm sur 14. **Chaque volume est publié en cinq langues et souvent en une sixième — celle du pays d'origine.**

LE PRIX DU VOLUME EST DE 6 000 F FR., £ 6 OU \$ 16.50.  
LES PLANCHES-COULEUR DE TOUT ALBUM SONT VENDUES SÉPARÉMENT AU PRIX DE 750 F OU 2 \$.

### *Nouveaux volumes de la collection*

**IRAN, Anciennes miniatures persanes** de la Bibliothèque Impériale au Palais de Gulistan. Texte par Basil Gray. Introduction par André Godard.

**ESPAGNE, Peintures romanes et pré-romanes**, des XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles — un extraordinaire chapitre de l'histoire de l'art. Texte par Juan Ainaud.

### *Volumes déjà parus*

**INDE, Peintures des grottes d'Ajanta.** Texte par Mandanjeet Singh. Introduction par Jawaharlal Nehru. *Die Zeit*, Allemagne : « Il est difficile d'imaginer ouvrage plus parfait dans l'art actuel du livre. »

**EGYPTE, Peintures des tombeaux et des temples.** Texte par Jacques Vandier. Introduction par Mohamed Naguib. *The Atlantic*, U.S.A. : « Œuvres d'art extraordinaires et exemples extraordinaires de reproductions d'art. »

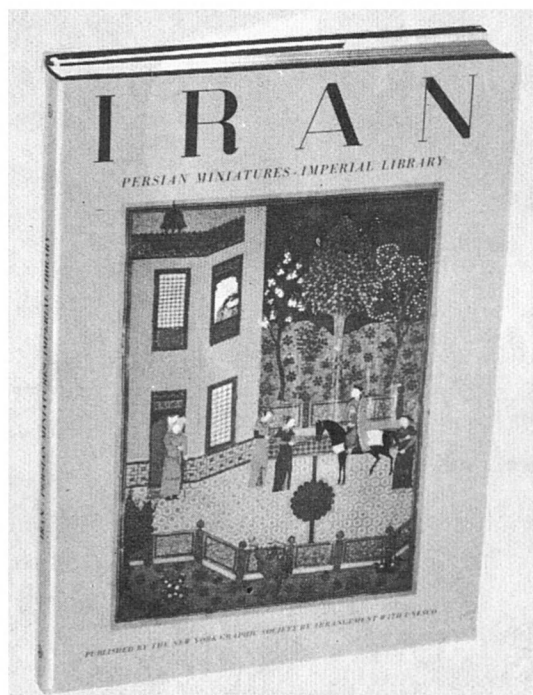
**AUSTRALIE, Peintures aborigènes - Terre d'Arnhem.** Introduction par Sir Herbert Read. *The New Yorker*, U.S.A. : « Réalisé avec une fidélité vraiment parfaite. »

**YUGOSLAVIE, Fresques médiévales.** Texte par Svetozar Radojčić. Introduction par Talbot Rice.

**NORVEGE, Peintures des « Stavkirker ».** L'âge d'or de la peinture médiévale en Norvège. Texte par Roar Hauglid. Introduction par Louis Grodecki.

### *Hors série*

**Album Masaccio, fresques de la Chapelle Brancacci de Florence.** Texte pour les langues latines par Mario Salmi; pour les éditions anglaise et allemande par Sir Phillip Hendy. (Ne fait pas partie de la collection.)



### *En préparation*

Les albums CEYLAN, JAPON, U.R.S.S., TCHECOSLOVAQUIE, TURQUIE viendront augmenter cette collection d'ouvrages magnifiques et sans précédent.

**Si les albums de la COLLECTION UNESCO DE L'ART MONDIAL ne sont pas en vente dans votre pays, ils peuvent être obtenus en écrivant directement à la New York Graphic Society.**

### **NEW YORK GRAPHIC SOCIETY.**

95, East Putnam Avenue, Greenwich, Connecticut, U.S.A.

**COLLECTION UNESCO DE L'ART MONDIAL - Agents internationaux :**

ARGENTINE : Carlos Hirsch, Buenos-Aires ; AUSTRALIE : Ure Smith, Ltd., Sydney ; CANADA : Burns and MacEachern, Toronto ; DANEMARK : G.E.C. Gad, Copenhague ; GRANDE-BRETAGNE : The Zwemmer Gallery, London ; FINLANDE : Akademiska Bokhandeln, Helsinki ; FRANCE, BELGIQUE, LUXEMBOURG : Etablissements Braun et Cie, Mulhouse-Dornach, Haut-Rhin, France ; ALLEMAGNE : R. Piper et Co., Munich ; PAYS-BAS : Meulenhoff et Co., Amsterdam ; ITALIE : Silvana Editoriale d'arte, Milan ; ESPAGNE : Sociedad General Espanola de Libreria, Madrid ; SUÈDE : Importbokhandeln, Stockholm ; SUISSE : Office du Livre, S.A., Fribourg ; URUGUAY : Ibana, Montevideo.

LES DISTRIBUTEURS CONSENTENT DES REMISES AUX MEMBRES DES ORGANISATIONS ÉDUCATIVES ET CULTURELLES.

# Nos lecteurs nous écrivent...

... en toute franchise

De M. Lebel  
Issy-les-Moulineaux, France

Est-il besoin de vous dire que nous apprécions très vivement le « Courrier de l'Unesco ». Tout y est très bien et d'une bonne mesure de qualité : photos, textes, documents, papier, impression et couverture.

Aussi, pourquoi nous l'adresser sous bande... après l'avoir plié ? Ce qui fait que cette belle revue est « marquée » par un pli qui détériore la photo de la couverture ainsi que toutes les pages, la ravalant au rang des mauvaises publications des kiosques.

Le « Courrier » mérite mieux. Je suis persuadé que vous trouverez la solution qui vous permettra, sans trop de frais, de nous faire parvenir le « Courrier » en parfait état.

*N.D.L.R. — Le prix exceptionnellement bas de l'abonnement au « Courrier de l'Unesco » ne nous permet pas d'expédier notre revue sous enveloppe non pliée. Toutefois, différentes solutions sont actuellement à l'étude par nos services techniques de diffusion pour remédier à cet inconvénient.*

De Eugène Burns  
McClure Newspaper Syndicate  
New York

Je lis tous les mois, et avec grand plaisir, le « Courrier de l'Unesco », mais avec votre numéro de juin 1956 (2 500 ans d'Art et de Culture bouddhistes), vous vous êtes surpassés. Quelle satisfaction de lire une publication de conception mondiale ! Je dois dire que nos revues U.S.A. paraissent bien provinciales à côté de la vôtre.

De H. Vialatte  
Paris

... S'il est permis d'ajouter une suggestion à toutes celles que vous devez recevoir pour les sujets à traiter dans votre revue, je crois qu'une étude illustrée sur « Les mets nationaux » pourrait avoir un certain intérêt. Peut-être pourrait-on relier ce sujet à la diététique en relation avec le climat, et même la manière d'être des populations, et avec les objets usuels servant à la préparation de ces mets (il y a eu, il y a deux ans, je crois, une très belle exposition des objets usuels au Musée des Provinces Françaises, au Palais de Chaillot.

De Regine Heller  
Wuppertal-Elberfeld  
Allemagne (Rép. Féd.)

J'apprécie les efforts que vous déployez en faveur de la compréhension internationale. Une édition allemande du « Courrier de l'Unesco » aiderait à resserrer les liens d'amitié entre Allemands et citoyens d'autres pays.

De Guy Roux  
Garges-les-Gonnesse,  
France

A la page 4 de votre numéro de septembre 1956, vous concluez votre analyse sur le musée de Sao Paulo par : « c'est un musée d'avant-garde ». Vous me permettez de vous faire remarquer que la description de votre musée correspond, à peu de choses près, au travail qu'effectue en France le Conservatoire des Arts et Métiers, créé par décret du 8 Vendémiaire An III de la République

(1794), par la Convention. Avec un précurseur aussi vieux et aussi célèbre que dynamique (22.000 élèves en 1950), peut-on parler d'avant-garde ?

A part ce petit point, on ne peut que vous féliciter tant sur la présentation que sur la qualité de votre revue.

De Sadie Stase  
Brooklyn  
New York

Je suis heureux que vous ayez publié l'article d'Henri Kerts intitulé : « Grâce aux langues étrangères, meilleure compréhension ». Nous avons grand besoin d'articles sur ce sujet vital. Les jeunes gens diplômés devraient poursuivre leurs études de langues étrangères à l'aide de journaux d'autres pays et au sein de groupes de conversation.

De R. Navailh  
Alençon, France

Je vous félicite sans réserve et du plus profond de mon cœur, pour le très remarquable numéro que vous avez consacré au Bouddhisme (juin 1956). Ne serait-il pas possible de consacrer d'autres numéros à l'Islam, au christianisme médiéval, au symbolisme, aux grandes cathédrales, au brahmanisme, aux grandes époques de l'Art : siècle de Périclès, siècle d'Auguste, XIII<sup>e</sup> siècle, Renaissance, art baroque, etc. Ce n'est qu'une suggestion, je vous la donne pour ce qu'elle vaut, mais il me semble que le « Courrier de l'Unesco » pourrait donner ainsi, en étudiant arts, religions, techniques, une véritable somme des diverses civilisations dont l'humanité peut, à bon droit, s'enorgueillir.

## POUR VOUS ABONNER

**ALGÉRIE.** — Editions de l'Empire, 28, rue Michelet, Alger.

**ALLEMAGNE.** — R. Oldenbourg K.G., Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8.

**AUTRICHE.** — Verlag Georg, Fromme et C<sup>o</sup>, Spengergasse 39, Vienne V.

**BELGIQUE.** — Louis de Lannoy, Editeur-Libraire, 15, rue du Tilleul, Genval, (Brabant). 80 frs belges.

**BRESIL.** — Livraria Agir Editora; Rua Mexico, 98-B, Caixa Postal 3291, Rio de Janeiro.

**CAMBODGE.** — Librairie Albert Portail, 14, Avenue Bouilloche, Phnom-Penh.

**CANADA.** — University of Toronto Press, Toronto 5.

«Periodica» Inc., 5090 Avenue Papineau, Montreal 34.

**CHILI.** — Libreria Universitaria, Alameda B. O'Higgins 1059, Santiago.

**CONGO BELGE.** — Louis de Lannoy, 15, rue du Tilleul, Genval (Belgique).

**DANEMARK.** — Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, Copenhague K.

**EGYPTE.** — La Renaissance d'Egypte, 9 Sh. Adly-Pasha, Le Caire.

**ESPAGNE.** — Libreria Científica Medina-celi, Duque de Medina-celi 4, Madrid. Ediciones Iberoamericanas, S.A. Pizarro 19, Madrid.

**ETATS-UNIS.** — Unesco Publications Center, 152 West 42nd Street, New York 36, N.Y.

**FINLANDE.** — Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki.

**FRANCE.** — Librairie Unesco, 19, Avenue Kléber, Paris, CCP Paris 12.598-48. Unesco, Section des Ventes, 19, Avenue Kléber, Paris (16<sup>e</sup>).

**GRECE.** — Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

**HAÏTI.** — Librairie « A la Caravelle » 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.

**INDE.** — Orient Longmans Private Ltd : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay 1. — 36a, Mount Road, Madras 2. Sous-Dépôts : Oxford Book and Stationery C<sup>o</sup>, Scindia House, New Delhi. Rajkamal Publications Ltd., Himalaya House, Hornby Rd., Bombay 1.

**ISRAEL.** — Blumstein's Bookstores, Ltd., P.O.B. 4154, Tel-Aviv.

**ITALIE.** — Libreria Commissionaria Sansoni, Via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence.

**JAPON.** — Maruzen Co Ltd., 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo.

**LIBAN.** — Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

**LUXEMBOURG.** — Librairie Paul Bruck, 33, Grand'Rue, Luxembourg.

**MARTINIQUE.** — Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier, Fort-de-France.

**MEXIQUE.** — Edición y Distribución, Ibero Americana de Publicaciones, S. A., Libreria de Cristal, Pérgola del Palacio de Bellas Artes, Apartados Postal 8092, México 1, D. F.

**NORVEGE.** — A.S. Bokhjornet, Stortingsplass 7, Oslo.

**NOUVELLE-ZELANDE.** — Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road, Christchurch.

**PAYS-BAS.** — N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye.

**PORTUGAL.** — Dias & Andrad Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne.

**ROYAUME-UNI.** — H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E. 1.

**SUEDE.** — A/B C.E. Fritzes, Kongl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm 16.

**SUISSE.** — Fr. s. 5.20. Europa Verlag, 5 Rämistrasse, Zurich.

Payot, 40, rue du Marché, Genève.

**TANGER.** — M. Paul Fekete, 2, rue Cook, Tanger.

**TCHÉCOSLOVAQUIE.** — Artia Ltd., 30, Ve Smekach, Prague 2.

**TUNISIE.** — Victor Boukhors, 4, rue Nocard, Tunis.

**TURQUIE.** — Librairie Hachette, 469, Isciklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

**UNION SUD - AFRICAINE.** — Van Schaik's Bookstore, Libri Building, Church Street, P.O. Box 724, Pretoria.

**U.R.S.S.** — Mezhdunarodnaya kniga, Moscou G-200.

**VIET-NAM.** — Librairie Nouvelle Albert Portail, 185-193, rue Catinat, B.P. 283, Saigon.

**YOUgoslavIE.** — Jugoslovenska Knjiga Terazije 27/11, Belgrade.



# Latitudes et Longitudes...

■ **LE PRIX KALINGA 1956.** — *Le Prix international de vulgarisation scientifique « Kalinga » a été attribué, pour l'année 1956, au professeur George Gamow, de l'Université de Colorado (U.S.A.). Décerné annuellement par l'Unesco, ce prix, d'une valeur de 1 000 livres sterling (un million de francs français), est dû à la générosité d'un Indien, M. B. Patnaik, membre de l'Assemblée législative de l'Etat d'Orissa. Il a pour but de faire reconnaître la valeur des grands interprètes de la science et de favoriser les relations entre l'Inde et les milieux scientifiques de toutes les nations. Il porte le nom de Kalinga, donné à l'empire conquis il y a plus de 2 000 ans par le roi Asoka qui devait renoncer solennellement à la guerre et se dévouer jusqu'à sa mort aux œuvres de paix.*

NOUS PUBLIERONS DANS UN NUMÉRO PROCHAIN L'INDEX DU "COURRIER DE L'UNESCO" POUR LES ANNÉES 1955 ET 1956.

**TRESOR IRANIEN.** — Il y a dix ans, à Ziwiyé, localité du Kurdistan iranien, des amateurs mettaient par hasard la main sur un incroyable amas de richesses groupant des objets en or, argent, bronze et ivoire remontant à 600 ans avant Jésus-Christ. Les amateurs firent main basse sur le trésor, en brisèrent de nombreuses pièces et les dispersèrent à travers le pays. Après de minutieuses et patientes enquêtes, le service d'archéologie du gouvernement iranien, au fait de cette découverte, récupéra peu à peu tous les bijoux volés. C'est à l'Unesco que l'Iran a demandé un expert, M. F. A. J. Smoorenburg (Pays-Bas), pour

lui confier la tâche délicate de rassembler les fragments de ce trésor qui demeure une énigme pour les archéologues.

■ **STAGE D'ETUDES FRANCO-POLONAIS.** — *Un stage d'études franco-polonaises, consacré à l'étude de la notion de progrès économique et social, organisé par l'Unesco avec la collaboration des autorités françaises, a eu lieu à Paris du 1<sup>er</sup> au 20 octobre. Il a été précédé d'un voyage de plusieurs semaines, effectué en France par une trentaine d'universitaires polonais, spécialistes des sciences sociales qui ont pu étudier sur place quelques-unes des récentes réalisations techniques dans le cadre de l'économie nationale. Le programme du stage était conçu de manière à permettre l'analyse du progrès économique et social sous ses différents aspects.*

**LES REFUGIES ARABES.** — Une thèse de doctorat consacrée à l'éducation des réfugiés arabes au Liban vient d'être présentée à l'Université américaine de Beyrouth. L'auteur de cette thèse, Mlle Marilyn Joy Sutton, a étudié en détail l'œuvre accomplie depuis sept ans dans chacune des écoles créées au Liban par l'Agence de Secours et Travaux des Nations Unies (U.N.R.W.A.) et par l'Unesco, à l'intention des réfugiés de Palestine. Cet ouvrage dépasse les considérations immédiates sur la scolarité dans les camps. « L'U.N.R.W.A. et l'Unesco », écrit Mlle Sutton, « ont beaucoup fait jusqu'ici, et devront faire plus encore dans l'avenir, non seulement pour les réfugiés mais aussi (en montrant la voie et en fournissant le noyau du personnel) pour le progrès de l'éducation de la population tout entière — enfants, adolescents, adultes — du monde arabe. »

## Notre prochain

### numéro

sera consacré à une grande enquête :

# PLEIN FEU SUR LE MONDE DES LIVRES

- ★ 5 milliards de livres sont publiés annuellement mais trois quarts de ces ouvrages viennent de dix pays seulement.
- ★ En 1954 on a publié 22.000 traductions mais 75 % de ce chiffre concernent quatre langues seulement : anglais, russe, français, allemand.
- ★ Quand un livre cesse-t-il d'être un livre ? A la recherche d'une définition internationale du livre.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnez-vous aujourd'hui même au COURRIER DE L'UNESCO 400 fr.; 8/-; par an (12 numéros)

Remplissez ce bulletin de souscription et postez-le, accompagné d'un chèque ou d'un mandat, à l'adresse de notre agent local dans votre pays (voir la liste des agents en bas de la page précédente).

Je vous prie de noter mon abonnement au COURRIER DE L'UNESCO

- Un an    Deux ans    Ci-joint chèque ou mandat    Prière de m'adresser une facture  
 Le paiement sera fait par C. C. P. 12598.48 Librairie UNESCO, 19, Av. Kleber, Paris 16<sup>e</sup>

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Pays..... Profession.....



**L'ANNONCIATION AUX BERGERS.** Détail de l'une des vastes compositions sur la vie du Christ peintes au XIIe. siècle sur les voûtes du porche-mausolée de la collégiale Saint-Isidore de Leon, dans le nord-

ouest de l'Espagne. A Leon ont été conservées les plus importantes des peintures marquant la route suivie au Moyen-Age par les pèlerins se rendant de Limoges à Compostelle. (Album Unesco « Espagne »)

